

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

181

seizième année

Janvier 1969

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

1 an 6 mois  
France, Italie, Communauté Française .. 40 F 20 F  
Etranger ..... 50 F 25 F  
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F  
Abonnement d'Honneur : 100 F  
Le numéro : 4 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.  
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.*

*1 F pour tout changement d'adresse*

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1969 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1969. N° 432 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

SEIZIÈME ANNÉE

JANVIER 1969

## SOMMAIRE

Les Américains, par ROGER PEYREFITTE .....	5
Quinze ans après, par ANDRÉ BAUDRY .....	26
Les 15 ans d' <i>Arcadie</i> , par RENÉ SORAL .....	32
Une information prétentieuse et survolante, par PIERRE NEDRA .....	36
Maximes et réflexions sur l'homosexualité, par PIERRE FONTANIE .....	40
Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI .....	43
L'amour turc à Alger d'après ses détracteurs chrétiens (suite), par B. DURANT .....	50
Poème de JEAN-PAUL ROBIN .....	4
LIVRES :	
<i>Le Manuscrit de Missolonghi</i> , de Frédéric PROKOSCH ....	59
<i>Les Pagodes</i> , de Pierre BLANCHE .....	61
<i>La Bambolona</i> , d'Alba de CESPÉDÈS .....	63
CINÉMA :	
<i>The Queen</i> , de Frank SIMON .....	65

*Ne me pose pas de questions,  
Pas de mots.  
Pas ces mots-là surtout,  
Les mêmes...*

*Ne me demande pas mon nom.  
Pas de nom.  
Je ne l'ai dit qu'une fois;  
J'aimais...*

*N'exige pas mon avenir,  
Pas mon Amour,  
Pas de ces gestes,  
Je ne sais plus.*

*Tu peux rester à me parler  
Des autres,  
De toi si tu le veux.  
Mais n'attends rien.*

*Ne m'aime pas,  
Pas de tendresse.  
Prends-moi seulement, vite,  
Ou va-t-en !*

JEAN-PAUL ROBIN.

---

---

## ARCADIE

*présente ses meilleurs Vœux  
à ses abonnés  
et à ses lecteurs*

## LES AMÉRICAINS

par ROGER PEYREFITTE.

*Comme je l'ai fait pour un chapitre inédit des Clés de saint Pierre, je suis heureux de donner à Arcadie quelques pages inédites des Américains. Elles ont trait à l'Institut Kinsey, que j'ai visité au cours de mon voyage en Amérique. Je les ai supprimées de mon livre, parce que ce récit, là où il pouvait prendre place, eût ralenti l'action. Mes deux héros, Jack et Jim, guidés par leur ami Kenneth Anger, faisaient escale à Bloomington (Indiana), siège de l'Institut, au cours de leur vol vers New York, après les cérémonies de fin d'études à Berkeley. Il me parut que j'avais déjà peint les mœurs assez amplement pour me dispenser de ces nouveaux commentaires. J'en ai transporté l'essentiel dans les autres chapitres, mais j'aurais eu regret de ne pas en réserver à des lecteurs de choix la version originale.*

R. P.

### I

Le petit avion qui nous conduisit en Indiana, semblait à l'image de cet Etat, modeste et agricole. Il n'avait que des classes « touriste », ce qui nous permit d'être assis tous les trois ensemble. Nous fîmes une brève escale à Lafayette, qui me rappela le prénom de Mr Hunt; mais il y avait peu de chance de le rencontrer à l'Institut Kinsey. Je lui écrirais que le chef des Youth Freedom Speakers de Berkeley allait défendre la liberté, les armes à la main (1). Et n'était-ce pas défendre l'érotisme ? De même que les nazis ont détruit les documents homosexuels de l'Institut de Magnus Hirsch-

(1) *N.d.l.r.* : au Vietnam.

feld, les communistes n'apprécieraient guère les trésors qui nous attendaient à l'Institut Kinsey. L'érotisme est la fleur des siècles de plusieurs civilisations : toutes les classes de la société y ont collaboré, mais il est aristocratique.

Lorsque j'eus fait haute voix ces réflexions, Kenneth nous raconta deux histoires sur les rapports de l'homosexualité et du marxisme. Il avait connu à Paris une mère communiste qui découvrit, avec horreur, que son fils — un garçon de quinze ans — était homosexuel. « J'aimerais mieux te voir mort... », lui dit-elle. C'était presque le mot de Blanche de Castille à son fils, saint Louis : « J'aimerais mieux te voir mort que commettant un péché mortel... ». De fait, le garçon se tua, mais la vengeance du dieu de l'homosexualité tua la mère peu après : ils sont enterrés côte à côte au cimetière d'Antibes.

L'autre histoire n'était pas plus gaie, bien que relative encore à des personnages que notre terminologie donnerait pour tels. L'année dernière, à Pékin, un diplomate scandinave était en conversation galante dans une chambre avec un jeune Chinois. On frappe à la porte : ce sont les gardes rouges. L'un deux s'avance vers le garçon, le prie de se retourner — sinistre parodie — et le tue d'un coup de revolver dans la nuque. Le lendemain, le diplomate demandait son passeport.

— Cela prouve une chose, dit Jim.

— Quoi ? demandai-je.

— Que les gardes rouges respectent l'immunité diplomatique.

Il demanda ce que les Soviets pouvaient bien faire des espions occidentaux qui allaient se réfugier chez eux, après être tombés dans leurs mains par chantage homosexuel — les diplomates anglais Burgess et McLean par exemple. J'ajoutai les noms des deux Américains Martin et Mitchell, dont m'avait parlé mon père. Est-ce que l'on châtrait sans pitié ces loyaux serviteurs ? Les envoyaient-on dans des camps de travail, avec étiquette rose, comme les nazis y envoyaient les homosexuels qui n'étaient pas nazis ? Leur donnait-on pour se distraire de petits moujiks ou des fils de commissaires du peuple ?

— J'en doute, dit Kenneth. Il y eut pourtant une époque où les Soviets faillirent tolérer la pédérastie, ce qui les aurait rendus depuis longtemps les maîtres du monde. Puis, ils eurent parfois des complaisances pour des visiteurs célèbres qu'ils cherchaient à séduire. Comme notre départ

tement d'Etat procura de jolies filles à Washington au communiste Sukarno, lorsqu'il fut notre hôte, le commissariat du peuple à l'Instruction publique mit quelques gamins à la disposition d'André Gide, qui faisait son premier voyage en U.R.S.S. Il écrivit un livre enthousiaste. Un certain nombre d'années après, il refit le voyage ; mais, soit qu'on ne se souciât plus de lui, soit que la morale fût devenue plus rigoureuse, on l'avertit charitablement que les fredaines qui lui étaient chères, étaient punies de la peine de mort. Il écrivit un nouveau livre où il déchantait un peu sur le paradis des Soviets.

Au milieu d'immenses prairies, nous nous posions sur le petit aéroport de Bloomington. Un car nous transporta vers la ville. Comme nous n'avions pas trouvé place dans l'hôtel le plus proche de l'université, nous avions dû nous loger dans un autre, à quelques milles de là. D'après une notice, cet hôtel faisait partie d'une chaîne de quatorze mille chambres, dont les lits étaient pourvus de « doigts magiques » qui vous procuraient un « massage berceur ». Il s'agissait d'introduire une pièce de vingt-cinq cents dans un appareil placé au chevet et qui mettait le sommier en mouvement. « Essayez ! » précisait la notice. « Pour vingt-cinq cents, un quart d'heure de détente chatouillante. Formidable ! » Le computer apparaissait dans la réclame qui suivait : « Vous pouvez réserver votre place dans un hôtel de cette chaîne à Honolulu par système de l'I.B.M. 360. Le premier message de réservation a été envoyé de Hawaï aux Etats-Unis par satellite ». Et enfin cet avis qui ramenait sur la terre : « Tout chèque devra être vérifié par téléphone à la banque intéressée, durant les heures normales de banque ».

Comme nous étions arrivés à la fin de l'après-midi, il était trop tard pour visiter l'Institut. Nous allâmes cependant jusqu'à l'université. Les bâtiments étaient encore plus vastes que ceux de Berkeley. Une petite rivière ombragée de platanes, traversait un parc splendide. Les cours de vacances maintenaient une certaine animation. Sur les bancs et sur les pelouses, on voyait bavarder filles et garçons. Cette jeunesse, belle et vigoureuse, me faisait penser à celle du Texas ; mais ce n'était pas celle du bœuf : c'était la jeunesse « nourrie de blé » des Etats agricoles.

Au-dessus de la porte principale, s'étalait le blason en couleurs de l'université : un soleil d'argent y éclairait un livre, ouvert sur champ de gueules. Je voyais pour la première fois le drapeau de cet Etat : bleu avec une torche

entourée de deux cercles d'étoiles. L'intérieur des bâtiments était d'une somptuosité qui attestait la richesse de l'Indiana et la générosité des donateurs. Les tapisseries, les trophées, les drapeaux qui ornaient les salles de réception, respiraient le conformisme le plus officiel. La présence de l'Institut des recherches sexuelles — nouveau nom de l'Institut Kinsey — était déjà étrange au sein d'un campus et ce cadre solennel en augmentait l'étrangeté.

Nous entrâmes dans une cafeteria pour nous rafraîchir. De beaux et vigoureux exemplaires des deux sexes y occupaient quelques tables, en écoutant la musique d'un juke box. Jim demanda si les étudiants fréquentaient beaucoup l'Institut.

— Il n'est ouvert qu'aux professeurs, dit Kenneth. Sinon, les vingt-trois mille étudiants et étudiantes du campus feraient la queue pour y entrer. L'Institut se doit de repousser les simples curieux et les libidineux vulgaires. Ne croyez pas que je vous aie amenés sans en avoir sollicité la permission. De San Francisco, j'ai téléphoné au directeur, le docteur Gebhard. Votre licence en sociologie fait que votre visite n'est pas licenciuse, mais culturelle. Les éducateurs et même les hommes d'Eglise, viennent consulter les livres, mais, sous ma coupe, vous pénétrez dans le saint des saints. L'an dernier, il y avait à la bibliothèque, deux aumôniers d'une maison d'éducation catholique pour jeunes filles. Ils se documentaient à fond sur la masturbation féminine. Leurs jeunes pénitentes avouant ce péché, ils souffraient de ne pas le comprendre par les seules lumières de la théologie et sollicitaient celles de l'érotologie. En les voyant penchés sur des textes et des illustrations, le visage congestionné, je pensai à un livre du docteur français Valensin, où se trouve étudié ce qu'il appelle « la prostate ecclésiastique » — celle de beaucoup de prêtres excités, sans assouvissement, par les détails des confessions.

Le juke box faisait entendre une chanson à la mode — *Sock it to me, baby* — dont le double sens *sock* et *suck* était plus digne du Filthy Speech Movement de Berkeley que du campus d'un Etat agricole.

— L'influence de l'Institut Kinsey se fait sentir jusqu'ici, dis-je.

Sur une table voisine, traînait une feuille ronéotypée, intitulée *la Toile d'araignée* : c'était la publication du Club DuBois de l'université. On y lisait les diatribes ordinaires contre la guerre du Vietnam. Je regrettai de ne pas avoir quelques « discours de liberté » à laisser sur ces tables,

comme Mr Hunt en glissait sous les portes des chambres dans les hôtels.

En attendant l'heure du dîner, nous allâmes nous asseoir sur un banc, près de la rivière. Le lieu était propice pour demander à Kenneth de nous parler du docteur Kinsey.

L'homme qui avait déclenché la révolution sexuelle de l'Amérique, était né dans une famille austère du New Jersey. Son éducation avait été strictement religieuse. Il n'eut jamais de « date », fit peu de « rêves humides » et ne s'intéressait pas plus aux filles qu'aux garçons. Il conseilla à l'un de ses camarades, que tourmentait la masturbation, de prier pour chasser les pensées lubriques et pria même avec lui. Il aimait la nature, les fleurs, les oiseaux. Il se promenait dans les bois sous la pluie. Son premier écrit, publié quand il dirigeait une troupe de scouts, avait pour titre : *Que font les oiseaux quand il pleut ?* Il obtint sa licence ès sciences au collège Bowdoin (Maine) et son doctorat en entomologie à Harvard. Il se spécialisa ensuite dans les recherches sur les guêpes de la galle du chêne. En vingt ans, il en collectionna quatre millions. La méthode qu'il suivait, avec une précision minutieuse, fut celle qu'il adopta plus tard pour ses recherches sexuelles.

En 1920, il fut nommé instructeur en biologie à l'université d'Indiana, s'y maria, eut quatre enfants et poursuivit ses recherches sur les guêpes de la galle du chêne. Ayant été chargé du cours de mariage, qui est institué par certaines municipalités, il voulut se documenter à la bibliothèque et fut surpris de la pauvreté des livres qu'il consulta. Il eut l'idée d'interroger ses étudiants ou ses jeunes collaborateurs sur leur vie secrète, présente ou passée. Au bout de six mois, il avait soixante histoires détaillées du campus d'Indiana et trois cents à la fin de l'année. Il offrit ses collections de guêpes au Museum d'histoire naturelle et ne s'intéressa plus qu'aux humains. Ce qui l'avait frappé, dans ces nouvelles recherches, c'était tout ensemble la franchise des aveux qu'il savait provoquer et les problèmes que ces gens se posaient : « Suis-je normal ? Comment freiner mes désirs homosexuels ? » et l'éternelle question : « L'onanisme me rendra-t-il fou ? » Cela me rappelait les propos de Carl.

Certains collègues de Kinsey, indignés de ses enquêtes, ne le saluèrent plus et demandèrent son expulsion au président de l'université. Celui-ci prit sa défense, soutenu par le bureau des administrateurs. En 1943, Kinsey avait déjà recueilli trois mille histoires sexuelles. Le docteur Pomeroy,

qui lui succéda après sa mort en 1956, est devenu conseiller matrimonial à New York.

Au temps du McCarthysme, la subvention de l'Institut fut réduite, parce que le sexe était mal vu. Maintenant, c'est la fondation Rockefeller qui est le principal soutien de son activité, fort différente de celle de la Conférence de Direction Chrétienne du Sud. Kenneth nous rappela ce qu'il nous avait dit des efforts que poursuivait l'Institut, conjointement avec l'Institut National de Santé Mentale, en vue de libéraliser les lois relatives aux mœurs. L'attitude du corps professoral de Bloomington avait changé, parce que les publications des Kinseyens donnaient du lustre à l'université et l'on voyait, dans leur bulletin, quels visiteurs de marque étaient leurs hôtes. Demain, les visiteurs modestes que nous étions, feraient connaissance avec le docteur Gebhard.

Même aux abords de l'université, les larges rues de cette petite ville étaient presque désertes. Cependant, un groupe d'une dizaine de jeunes gens aux longs cheveux et aux tenues discrètement hippies, étaient rassemblés à l'angle d'un boulevard. Dès qu'ils nous virent, l'un d'eux traversa et nous demanda cinquante cents pour téléphoner à « sa fille » — il n'avait pas dit sa date. Kenneth les lui donna, en lui faisant observer qu'il devait téléphoner à longue distance, puisque le téléphone urbain coûtait dix cents. Le garçon sourit et s'en alla. Cette répétition de la scène de l'Union Square de San Francisco nous fit faire les mêmes réflexions.

Notre restaurant avait des lumières si basses que nous arrivions à peine à lire le menu, écrit sur un immense carton. En Indiana, comme au Texas et partout, l'élégance d'un restaurant se juge à ses ténèbres.

— C'est dans des choses comme cela, dit Kenneth, que les Européens ont raison de se moquer de nous. Ayant vu qu'en France, on dîne aux bougies, en souvenir de la Cour, nous déjeunons même aux bougies. Récemment, dans un des meilleurs restaurants de San Francisco, je voulais prendre une note et j'entrouvris les persiennes d'une fenêtre qui était derrière moi. Aussitôt des clients se sont plaints et l'on est venu refermer ces persiennes, en m'apportant une minuscule bougie supplémentaire. Ces clients ne se plaignaient pas de ne pouvoir s'embrasser dans la pénombre : c'étaient des hommes d'affaires. Ils se plaignaient, parce que, sans « black out », ils se sentaient volés.

« Vous allez donc faire votre entrée dans le sanctuaire de l'érotisme, continua Kenneth. Il faut vous mettre une cuirasse mais, quand l'érotisme atteint certaine hauteur et certaine ampleur, cette cuirasse vous revêt d'elle-même : les choses des sens sont dépassées. C'est seulement pour les ecclésiastiques que l'on devrait prévoir des ceintures masculines de chasteté. Il en existe, d'ailleurs, en Californie, où il existe tout : ce sont des tubes ajourés, en aluminium très fin, munis d'une grosse boule également ajourée et que ferme un petit cadenas.

« Je ne sais si l'érotisme est compatible avec la ceinture de chasteté, mais il l'est certainement avec la chasteté. Kinsey, loin d'être un obsédé, était presque un chaste. Et toute son équipe est du même genre. Ce sont des chercheurs, dénués de préjugés, mais qui ont l'austérité, la passion de la recherche dans un domaine où elle est difficile. Un grand travail, fût-il consacré à l'érotisme, exige une certaine austérité. Kinsey travaillait douze à quatorze heures par jour et ne prenait jamais de vacances. Il est, pour ainsi dire, mort à la tâche, sans écouter son médecin qui lui avait prescrit du repos.

« Quand je dis que les collaborateurs de l'Institut sont dénués de préjugés, je songe à une histoire de Kinsey. Un psychologue ayant postulé un emploi d'interviewer pour ses enquêtes, il lui déclara, après l'avoir interrogé :

« Vous me dites que la masturbation est un vice, les expériences prémaritales ou extramaritales un délit, la sodomie une monstruosité, l'homosexualité un crime. Vous n'avez donc aucune recherche à faire dans les questions sexuelles. Vous possédez toutes les réponses. »

Nous revînmes à pied jusqu'à notre hôtel. En traversant la place centrale, une réclame, dans une vitrine illuminée, attira nos regards. Il s'agissait seulement d'une eau de Cologne, mais qui rendait « mi-homme, mi-bête : tout mâle ». Elle avait été « créée pour satisfaire les besoins intimes de l'homme, pour insinuer cet arôme dans la peau, pour imprégner les régions du corps les plus sensibles, pour transmettre son message viril au moment des contacts étroits ». Et l'on répétait : « Mi-homme mi-bête : tout mâle ».

— Je perds toutes mes illusions sur le sage Middle West, dit Jim, mais on s'y instruit.

La boutique étant fermée, il ne put acheter cette eau de Cologne.

— Patience, lui dis-je : à l'hôtel, les doigts magiques t'attendent.

## II

Une longue allée de platanes, évocateurs de dialogues socratiques, nous mena à Jordan Hall, siège de l'Institut. Un perron, un vestibule sombre, un ascenseur. Sur le palier, une porte blanche avec une inscription très modeste, tapée à la machine : « Institut des recherches sexuelles ». Nous entrâmes dans un bureau, où deux charmantes jeunes secrétaires firent grand accueil à Kenneth. L'une d'elles feuilletait des magazines nudistes masculins, qu'elle avait à cataloguer. Elle n'eut pas du tout l'air gêné, comme si les phallus étaient des guêpes de la galle du chêne. Elle quitta la pièce pour nous annoncer au docteur Gebhard. Kenneth jeta un coup d'œil sur les magazines.

— Bravo ! dit-il, on y est arrivé : le membre viril a droit de cité. Vive la Cour Suprême !

Jim fut aussi ravi : occupé par les examens, il avait négligé d'acheter les derniers magazines, et n'avait pas encore constaté cette victoire, que m'avait fait espérer le photographe de Dallas.

Le docteur Gebhard était un homme d'une quarantaine d'années, le visage rond, les yeux bleus, une petite moustache et des cheveux blonds, l'air ouvert et joyeux. Son élégance sportive, sa carrure, sa santé, étaient celles d'un joueur de golf, plutôt que d'un spécialiste de la sexualité. Il n'avait pas collaboré au rapport de Kinsey sur le « Comportement sexuel de la femme ». Il traita Kenneth comme un ami de la maison auquel on devait des documents précieux, et il se montra fort obligeant pour les deux jeunes sociologues de Berkeley. Il parla du rapport que préparait l'Institut sur le comportement sexuel de l'homme : les réponses recueillies avaient plus que doublé depuis la publication du rapport précédent — elles étaient maintenant au nombre de dix-huit mille.

— Dire, fit-il, que nous nous réjouissons de posséder quelques milliers de confessions exactes en ces matières ! C'est bien la preuve que nous sommes encore aux premiers pas de la sexologie, en d'autres termes : de ce qui est la base de notre existence. Le sexe est ce qu'il y a de plus lourd à soulever.

— L'Institut est le levier d'Archimède, dis-je.

— Un de nos amis français, dit le docteur Gebhard, nous a cité ce mot de Michel de Montaigne, qui pourrait être notre devise : « Je ne sais ce que les organes des deux sexes ont fait à l'humanité pour qu'on n'en puisse parler de propos délibéré ».

— Votre propos est délibéré, dit Kenneth, et votre résultat de libérer.

Jim lui demanda s'il avait le modèle d'un des questionnaires de recherches.

— Vous tombez bien ou mal, dit le docteur Gebhard en montrant une pile d'imprimés qui était sur son bureau : voici le questionnaire que nos interviewers vont présenter aux bars gais.

Il nous tendit quelques feuilles.

Après le nom, l'adresse et la « description physique » du lieu, on lisait : « Degré de notoriété, surveillance de la police, difficultés avec la police, nature de la clientèle, pourcentage de rencontres non-sexuelles, clientèle reconnaissable à vue d'œil, clientèle recherchée par l'établissement, moyens d'encouragement et de découragement, attitude envers les hétérosexuels, mécanisme du contrôle intérieur, moyens de divertissement, mœurs du propriétaire ». La page trois était relative à l'« activité » : « Importance de la conversation, diapason de la conversation, danse, rapports entre hommes et femmes, contacts physiques socialement acceptables, contacts publics inacceptables, nature des sollicitations, description des lavabos, graffiti ». Dernière question : « Où s'accomplit l'acte final ? ».

— Nous pensons à tout, dit Mr Gebhard en souriant.

Jim aurait pu répondre sans doute à beaucoup de ces questions, puisque ses études de sociologie ne l'avaient pas empêché d'explorer les bars gais de San Francisco.

Le directeur nous laissa sous la conduite de Kenneth, à qui il remit les clés de la salle des collections spéciales, après nous avoir aimablement invités à déjeuner.

Nous revîmes la charmante secrétaire qui feuilletait toujours les magazines nudistes masculins. La bibliothèque, où l'on nous mena, renfermait des milliers de volumes sur plusieurs rayons d'étagères. C'était la plus importante collection de livres érotiques du monde, en dehors de celle du Vatican, du British Museum et de l'Enfer de la Bibliothèque nationale à Paris. Ils étaient classés par pays et par époque ou par sujets, quand il s'agissait de monographies. Une armoire que la bibliothécaire nous

ouvrit, contenait les éditions rares, dont elle nous fit voir quelques-unes : la France y était flatteusement représentée (livres du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux admirables estampes; livres romantiques, illustrés par Devéria...), mais il y avait aussi des livres allemands et des livres anglais, notamment les poèmes érotiques de Crowley, illustrés comme il convient, et qui me transportèrent un instant dans le sous-sol de Sunny à Hollywood.

Des centaines de manuscrits érotiques, soigneusement reliés, occupaient des armoires de fer. Beaucoup avaient été légués à l'Institut par leurs auteurs, heureux de sauver ces monuments de leur imagination luxurieuse. La fécondité de ces graphomanes était étonnante : il y avait vingt-neuf gros manuscrits, intitulés « Mémoires d'un bisexuel ». Kenneth avait parcouru un grand nombre de ces textes et nous dit que, sauf dans les confessions pédérastiques de quelques Anglais de qualité, le marquis de Sade n'était pas dépassé. L'Institut avait obtenu, depuis cinq ou six ans, la plus précieuse des collaborations : dans presque tous nos États, la police avait accepté de lui transmettre les livres, manuscrits, photographies, dessins, objets, films obscènes qu'elle saisissait et qui, auparavant, étaient détruits ou colloqués dans des endroits inaccessibles.

Nous errâmes un moment entre ces piles de volumes, dont nous regardions les titres, sans avoir même envie d'en retirer un des rayons : il y en avait trop.

Nous gagnâmes l'étage supérieur — « le saint des saints » — dont Kenneth avait reçu la clé. C'est là qu'il y avait, dans des armoires de fer, les collections de films et d'objets et, dans des cartons, celles des photographies et des dessins.

Deux énormes phallus japonais en céramique rose, qui trônaient sur une armoire, nous saluèrent dès l'entrée. Les « erotica » séquestrés dans les prisons, formaient une catégorie à part. Kenneth nous ouvrit quelques-uns de ces cartons : le nom du prisonnier et de la prison, la date de la saisie, étaient notés sur la chemise qui renfermait le document, parfois illustré aux crayons de couleurs. Certains étaient de simples rouleaux de papier qui rappelaient, nous dit Kenneth, ceux des manuscrits de Sade, prisonnier à la Bastille. Plus intéressants nous semblèrent les cartons des obscénités séquestrées dans les écoles. Le cahier d'un écolier de Chicago, âgé de onze ans, nous amusa. Il avait dessiné la « carte d'un camp nudiste », où les collines étaient modelées en formes de fesses, de seins et de sexes masculins ou

féminins, et il avait inventé un « code de correspondance obscène ». Dans son récit, chaque mot obscène était accompagné d'un dessin qui le représentait. Il notait également, au fur et à mesure, ce qu'il devait ajouter au cahier. Par exemple sous les mots qui désignaient les parties sexuelles, il avait écrit : « Recommencer chaque dessin dix fois ». Tout cela demeurait enfantin, même si c'était érotique. En revanche, dans un autre carton, les dessins d'un garçon de quatorze ans étaient de véritables chefs-d'œuvre, surtout homosexuels. Kenneth nous dit que leur auteur était maintenant, à la société Walt Disney, un spécialiste des films pour enfants. Il n'était pas resté un enfant de Lucifer.

Tous les dessins du monde, toutes les sculptures, toutes les peintures érotiques étaient photographiés, dans des cartons classés par pays. Je n'avais jamais entendu parler du sculpteur norvégien Vigeland : un carton entier contenait les photographies de ses statues, qui décorent des places publiques et un musée d'Oslo. Oslo ! Le prix Nobel nous poursuivait jusqu'ici.

Parmi les dessins d'artistes qui lui paraissaient les plus remarquables, Kenneth nous montra ceux du peintre russe Tchelitcheff. Ils avaient été faits en France, dans un hôtel de Villefranche-sur-Mer, au lendemain de la première guerre mondiale. Presque tous représentaient des orgies de marins avec les familiers du lieu. On y reconnaissait notamment Jean Cocteau.

— Il n'était pas académicien, dit Kenneth, et ne peignait pas encore de fresques pieuses dans la chapelle Saint-Pierre de cette petite ville. D'ailleurs, lui-même adorait faire des dessins obscènes : il y représentait souvent ses amis ; l'un d'eux lui a rendu la pareille.

Un autre carton renfermait de beaux dessins offerts par Leonor Fini ; un autre, des dessins de Cadmus. Il y avait aussi des artistes anonymes qui donnaient libre cours à leurs goûts spéciaux et confinaient souvent au comique. L'un deux avait peint une femme, penchée toute nue au-dessus d'un cadre de bicyclette, le ventre soulevé par un appareil, et obligée de pédaler de toutes ses forces pour empêcher un fouet mécanique de lui déchirer les fesses.

Des rangées et des rangées de cartons abritaient les collections de photographies que nous ne songâmes même pas à regarder. Mais il y avait des spécialistes jusque dans la photographie et qui ne cultivaient pas nécessairement la porno-photographie : Kenneth nous signala les maniaques

du bras, du pied, du sein, les fétichistes du gant, du bas, du slip. Il nous restait à voir les films, mais l'heure du déjeuner nous fit descendre.

Le docteur Gebhard nous guida vers la salle Tudor, réservée aux professeurs et à leurs invités. C'était une de celles que nous avons déjà remarquées pour ses tapisseries et ses drapeaux. Les baies immenses donnaient sur le parc. Une inscription rappelait que cette partie de l'université avait été construite « sans appel aux fonds publics tirés des impôts », mais grâce à des bons, achetés par souscription. On se servait à un buffet, abondamment fourni.

Le docteur Gebhard avait prié à sa table deux collaborateurs de l'Institut, qui avaient travaillé avec Kinsey. Ils avaient la même allure sportive, joyeuse et détachée que le directeur. Ils parlaient, comme lui, de leur femme, de leurs enfants. L'un d'eux nous dit que son fils était un des rares hippies de Bloomington — était-ce celui qui nous avait demandé l'aumône ? L'autre nous raconta un procès qui venait d'avoir lieu à Indianapolis et qui prouvait la relativité de la pudeur. Une femme avait appelé au secours, en disant qu'un homme, avec qui elle se trouvait, avait voulu la violer. Or, de toute notoriété, cet homme était son amant ; mais, ce jour-là, il lui avait caressé les seins et ce geste l'avait révoltée. Jim lui demanda si c'était un noir.

— Malheureusement non, dit le docteur Gebhard : c'est pourquoi il a été condamné.

En sortant de table, il voulut nous donner une idée plus orthodoxe des richesses de l'université, en nous conduisant à la bibliothèque Lilly. C'était la plus belle de l'Indiana : elle portait le nom du fondateur, grand fabricant de produits pharmaceutiques. Le conservateur était l'ancien relieur de feu Mr Lilly. Il nous fit voir de magnifiques ouvrages, de précieux autographes, des documents inestimables — une des quatorze copies connues de la proclamation d'Indépendance, l'original du treizième amendement qui avait supprimé l'esclavage, signé par les trente-trois sénateurs et les cent quatorze représentants de l'Union. L'originale de *Feuilles d'herbes*, qui ne contenait que douze poèmes, avait une simple reliure de toile verte, mais d'une rare élégance : des feuilles étaient gravées en creux et des herbes semblaient pendre du titre en lettres d'or. Le nom de l'auteur ne figurait qu'à la page vingt-neuf : « Walt Whitman, un Américain. Un des durs, un cosmos ».

— Quel modernisme ! dit Kenneth. On croirait des mots d'un hippie ; et « Cosmos » fait penser à Crowley.

Par un ascenseur, on nous mena dans un grenier ignifugé, où des portes blindées mettaient en sûreté les principaux trésors de la bibliothèque : des incunables, les grands classiques européens, des reliures aux armes. Cette collection semblait faire contrepoids à celle de l'Institut des recherches sexuelles. Nous passâmes une partie de l'après-midi à admirer ces merveilles, bien que notre visite eût eu d'autres intentions ; mais nous faisons semblant de l'avoir oublié. Il est vrai que nous avons encore la matinée du lendemain pour les films, car nous devons partir pour New York dans la soirée.

Le docteur Gebhard nous accompagna jusqu'à la salle des collections spéciales, pour nous ouvrir une armoire dont lui seul avait la clé. Certaines choses étaient, en leur genre, aussi précieuses que celles de la collection Lilly : une montre en or du tsar Nicolas II, œuvre de Fabergé, qui avait, à l'intérieur du boîtier, l'émail d'une femme se servant d'un godemiché ; des miniatures érotiques sur ivoire, dans un étui de cuir aux armes de Charles X, roi de France ; des terres cuites romaines, égyptiennes, mexicaines ou orientales ; une statuette obscène représentant Churchill. Il y avait aussi des « poupées de fornication » ou « de voyage » — les unes féminines, avec leurs orifices caoutchoutés ; les autres masculines, avec des pénis solides ou gonflables. Une collection de capotes japonaises nous divertit : elles gagnaient des supports, dans des tubes de verre hermétiquement clos, fabriqués par un laboratoire de l'université. Quelques-unes étaient munies d'aspérités de caoutchouc, de doigts minuscules, de petites têtes, de feuilles, de pétales. D'autres exemples de l'érotisme oriental complétèrent notre instruction, notamment le Kin-No-Tam, boule remplie de mercure qui sert à la masturbation des femmes. Mais l'érotisme américain n'était pas en reste. Certains de ces appareils me remémoraient ceux dont Sunny avait vu la description dans des prospectus envoyés à son père. Il y avait aussi des moulinets masturbatoires à eau chaude, des « extenseurs coronaux », des tubes avec une pompe aspirante qui produit l'érection par le vide, des « masseurs de poche », qui devaient être un autre nom de la banane électrique.

Au dîner, Kenneth nous parla de la collection de l'ancien roi d'Égypte Farouk. Il avait eu l'occasion de la voir, en accompagnant un antiquaire parisien qui allait proposer à l'héritier des pharaons une série de camées érotiques. Le roi les trouva trop chers et ne les acheta pas, mais il voulut

bien montrer ce qu'il possédait dans cet ordre de choses. L'objet le plus extraordinaire était de Fabergé, comme la montre de Nicolas II : une pendulette qui avait un cadran de rubis en forme de vagin et une aiguille de diamant en forme de clitoris.

Kenneth ajouta une histoire que lui avait contée un ami français. Farouk, après avoir été détrôné, alla séjourner à Capri, mais son yacht était trop grand pour rester dans le port. Il avait fait jeter l'ancre au large et se mettait nu sur le pont, à l'heure de la sieste, avec nymphes et nymphettes. C'était le moment de ses ébats. Sans doute se croyait-il protégé par la distance, autant que dissimulé par ses poils. Ce qu'il ne savait pas, c'est que, de toutes les terrasses de Marina Grande, des lunettes d'approche étaient braquées sur lui. Les gens s'invitaient même pour jouir de ce spectacle peu banal, offert gratuitement par un monarque. C'étaient les « Farouk parties ». Des amateurs les avaient filmées au télé-objectif et l'on en promettait une copie à l'Institut Kinsey.

### III

A neuf heures sonnantes, nous rentrâmes, l'eau à la bouche, dans la salle des collections spéciales. Kenneth fit un choix, mit en place l'appareil de projection, déroula un écran et nous nous assîmes côte à côte pour admirer, comme sur une terrasse de Capri.

Il commença par un film allemand de 1920 : « Messe noire ». Les rapports avec ce que j'avais vu chez le grand prêtre de Satan, étaient très lointains ; mais il y avait une femme nue sur un vrai autel. Un prêtre, revêtu de la chasuble, célébrait la messe, en présence d'assistants masqués, qui tenaient des cierges. Puis, c'était une mêlée générale des fidèles, du prêtre, des acolytes. Après quoi, la messe se terminait normalement et les assistants se retiraient en bon ordre, le cierge à la main.

— C'est non seulement une dérision de l'Eglise satanique, dit Kenneth, mais encore plus de l'Eglise luciférienne. C'est l'érotisme chrétien.

La perle des quelque deux cent cinquante films de la collection était constituée, d'après lui, par douze films de garçons, que le docteur Kinsey avait intitulés : « Accomplissement sexuel adolescent ». Je voyais Jim frétiller déjà.

Ces films avaient été faits par un amateur de l'Oregon, qui les avait donnés à l'Institut avant de partir pour le Vietnam. La beauté des personnages, la science et le raffinement de leurs gestes, parfois l'originalité du décor, étaient remarquables. Rien ne pouvait mieux illustrer l'érotisme de la jeunesse américaine, après les dessins de ce garçon de quatorze ans que nous avons vus la veille — et c'était l'âge des acteurs.

Deux garçons lisent de courtes histoires obscènes — ces mêmes feuilles ronéotypées qui circulent à Berkeley. Un jeune jardinier travaille nu dans un jardin. Deux garçons s'exercent dans un gymnase. Quatre garçons prennent un bain de soleil sur une plage. Un jeune fermier arrive nu sur un cheval au milieu des champs. Un garçon se promène nu dans les bois. Tels étaient les principaux sujets que nulle parole ne pouvait commenter, si ce n'est le titre que leur avait donné Kinsey.

Détail amusant : tous ces garçons pissaient, avant de se mettre en train, et cette opération était filmée du commencement à la fin. C'était, paraît-il, la douce manie de cet amateur de l'Oregon : pour la contenter, il leur faisait boire de la bière et l'on apercevait, dans le coin de certaines images, les boîtes vides, qui étaient comme la signature de ce maître inconnu.

Un film, tourné à New York par un autre amateur, montrait deux jeunes garçons de quatorze à quinze ans — un noir et un blanc. Ces deux petits personnages rendaient bien innocente la photographie de la femme blanche et du nègre qui avait valu à l'éditeur d'*Eros* les foudres de la Cour Suprême. Nous étions ici à la cour d'*Eros*.

Après ce spectacle hautement pédérastique, je demandai à Kenneth s'il n'avait pas quelque chose de féminin à nous montrer.

— Vous serez servi, me dit-il : « L'Orgasme féminin », par Masters et Johnson.

Je sursautai, en pensant à ce que m'avait confié Narcissa, mais quelle raison aurais-je eue de me refuser à ce spectacle ? Je devais le subir, pour mieux me rapprocher d'elle, que la confession de sa mère avait meurtrie et même révoltée contre l'Amérique.

— J'ai promis d'appeler la jolie secrétaire quand je projeterais ce film, disait Kenneth. Le docteur Gebhard l'y a autorisée, parce que c'est un film scientifique. Il a été présenté par ses auteurs à l'Association américaine des

conseillers de mariage et à la Société psychanalytique de New York.

Il envoya Jim chercher la jeune fille, qui revint avec lui, quelques minutes après, aussi tranquille et souriante que toujours. Elle s'assit devant nous et la projection commença.

A la différence des films que nous venions de voir, celui-là était sonore et en couleurs. Le nom de l'École de Médecine de l'Université Washington de Saint-Louis (Missouri) lui servait de paravent, mais me fit frémir de nouveau. La femme qui s'exposait, était blanche. Ses doigts parcouraient son corps, de la même façon que la jeune fille du film de Sunny, mais l'accompagnement n'était plus une chanson : une voix bien timbrée signalait que, sous l'effet des caresses, la pointe des seins se durcissait et que se préparaient « les quatre phases de la réponse humaine sexuelle : excitation, plateau, orgasme, résolution ». Un spéculum ouvrait le vagin pour en faire constater l'humidité. Le clitoris bougeait entre les valves de cet appareil, mieux que l'aiguille de diamant sur la pendule du roi Farouk. « Erection maxima du clitoris... Elévation de l'utérus... Pulsation, respiration pression sanguine au maximum... Lubrification croissante des glandes... L'orgasme... » On voyait couler des gouttes de rosée.

« L'orgasme... » répétait la voix. Cette vision était surréaliste par l'intensité des couleurs, la fébrilité du rythme, la chute des gouttes, la présence du spéculum, le martèlement de la voix. L'objectif, en s'attardant plusieurs minutes, donnait l'impression, non pas d'un orgasme, mais de cent et de mille, comme pour justifier le docteur Timothy Leary. Il est vrai que ceux-ci étaient réels et non pas imaginaires. Nous entendîmes une dernière fois : « L'orgasme... » et le film se termina sur le blason de l'Université Washington de Saint-Louis (Missouri).

On frappait à la porte.

— Qui est là ? demanda Kenneth.

Une grosse voix répondit.

— C'est l'ancien chef de police de Bloomington, collaborateur bénévole de l'Institut, nous dit Kenneth.

La jeune fille alla ouvrir.

— Hello, Jenny ! dit un homme à forte carrure, en allumant l'électricité. Hello, Kenneth !

On lui présenta les deux jeunes sociologues de Berkeley.

Il nous donna une tape amicale sur l'épaule :

— Hello, boys !

Il regarda la boîte du film :

— Beau film, dit-il. Il y a longtemps que Jenny voulait le voir. Vous êtes contente, maintenant ? C'est beau, la science.

Jenny nous quitta, après avoir remercié Kenneth. Malgré son affectation d'impassibilité, elle était un peu rêveuse et ses oreilles devaient encore bourdonner de ce mot, si bien martelé : « L'orgasme... ».

Kenneth referma la porte à clé. Nous étions entre hommes.

— Il y a une image de ce film, dit le chef de police, qui est très curieuse ; lorsque le clitoris vibre sur le vagin, elle illustre vraiment l'expression populaire « le petit homme dans la barque ».

Il portait une serviette, d'où il tira un gros paquet de photographies.

— Je viens de classer tout cela, dit-il. C'est arrivé ces jours-ci de la police de Dallas — une saisie chez un des marchands de « gâteaux de bœuf ».

Nous nous regardâmes, Jim et moi, bien que le photographe de Dallas ne fit pas de clichés obscènes.

— Maintenant, poursuivit le policier, ces expéditions nous arrivent plus vite ; au début, il fallait un ou deux ans.

Nous n'osions regarder, pour voir si nous trouvions nos modèles, déjà échappés aux législateurs de Floride ; mais il eut lui-même l'obligeance de faire passer rapidement sous nos yeux quelques séries, comme on bat des cartes. Jim avait plus présents que moi les visages et les derrières que je lui avais rapportés de Dallas : il me fit comprendre, d'un coup d'œil, que le photographe, gradué de la Rice University de Houston, avait des malheurs : la loi Comstock avait fait une victime de plus. Toujours en avance d'une longueur, cet artiste avait oublié que le sexe ne pouvait encore se photographier qu'à l'état de repos.

— C'est toujours la même chose, dit l'ancien chef de police. Il n'y a que le visage qui change.

— Je suis moins sévère que vous, dit Kenneth. Je crois, au contraire, qu'il peut y avoir de l'art dans l'obscénité et que c'est même l'art le plus difficile. D'ailleurs, quand cet art est atteint, il n'y a plus d'obscénité.

Le policier hocha la tête, d'un air à demi convaincu. Prenant les cartons où il voulait mettre les photographies, il monologua à mi-voix, pour ne pas se tromper :

— Masturbation entre mineurs; entre mineurs et majeurs; entre noirs et blancs... Flagellation de petites filles; de garçons; de nègres... Sodomie orale... Sodomie tout court...

D'un air serein, il referma les cartons : la police de Dallas avait fait son devoir, la police de Bloomington faisait le sien. Comme si nous lui inspirions quelque sympathie et qu'il voulût nous donner un avertissement utile, il demanda à Kenneth si nous avions vu le film pornographique tourné par la police de Mansfield (Ohio). Nous crûmes avoir mal entendu, car, même à l'Institut des recherches sexuelles, nous n'aurions pu imaginer que la police poussât la collaboration jusqu'à faire des films pornographiques. Il est vrai que les législateurs de Floride avaient, dans leur rapport, inséré des photographies obscènes pour renforcer la lutte contre l'homosexualité.

— J'allais justement montrer ce film, dit Kenneth. C'est la surprise que je réservais à mes amis pour finir.

Avec Kenneth, les surprises ne manquaient pas.

— C'est un film qui a été tourné dans une salle de repos, à travers une glace sans tain, dit l'ancien chef de police.

— Exactement comme on a fait dans une salle de repos de l'Y.M.C.A. de Washington, pour surprendre un collaborateur de Johnson, ajouta Kenneth.

Nous éclatâmes de rire à cette précision qui nous semblait superflue : pour toute l'Amérique, le nom du malheureux Jenkins était associé à jamais aux glaces sans tain.

— Ce film, dit Kenneth, m'a donné l'envie d'aller voir cette ville de Mansfield, qui est le chef-lieu du comté de Richland — petite ville tranquille, qui n'a même pas cinquante mille habitants. J'y ai visité deux monuments : celui que ce film a immortalisé et celui de Johnny Appleseed, le fameux pionnier qui parcourait l'Amérique en semant et plantant des pommiers.

— A Mansfield, il a semé de drôles de graines, dit l'ancien chef de police.

« Oui, continua notre visiteur, la police de Mansfield en avait assez de recevoir les plaintes des honnêtes citoyens sur ce qui se passait dans cette salle de repos; même pris en flagrant délit, les homosexuels arrivaient à nier et trouvaient des avocats pour les faire acquitter, faute de preuves. Alors, on a imaginé ce subterfuge. Il en est résulté un témoignage accablant sur ces aberrations que nous sommes

obligés de cataloguer ici, pour savoir tout ce dont les hommes sont capables ».

Il chercha le film dans une armoire et le tendit à Kenneth. On éteignit, et nous nous assîmes de nouveau, l'ancien chef de police en face de nous, à la place de la jeune fille.

« Réserve pour les officiers de police », lisait-on au début. Puis on voyait le chef de la police de Mansfield, Mr Kyler, installé à son bureau, près du drapeau américain, et l'on entendait ses explications, identiques à celles de l'ancien chef de police de Bloomington. Mais il donnait d'autres détails : que cette enquête avait été décidée à la suite du meurtre de deux petites filles en pleine campagne.

— C'est curieux, dit Kenneth : chaque fois qu'on assassine une petite fille, on se met à la chasse des pédérastes.

Mr Kyler racontait ensuite de quelle manière on avait opéré. Non seulement un policier filmait derrière la glace, mais il était relié avec un autre par walkie talkie et un troisième, en voiture, suivait ceux qui lui étaient signalés, pour découvrir leur adresse ou leur lieu de travail. Trentehuit furent arrêtés, après trois semaines d'observation. Parmi eux, il y avait des hommes de tous les âges, de toutes les conditions — des ouvriers, des camionneurs, des commerçants, des chefs d'entreprise, de nouveaux mariés, des veufs, des riches, des pauvres. Il y avait des blancs et des noirs.

Après cet exposé, on voyait se dérouler cet étrange reportage. Les scènes différaient tant soit peu de ce que nous savions déjà ou de ce que nous avions appris les législateurs de Floride. Il semblait qu'il n'y eût pas à Mansfield de trous de gloire. Il n'y avait pas non plus de portes. Les amateurs, dans leurs lieux à l'anglaise, avançaient un œil curieux. Puis, sur la réponse d'un autre œil, changeaient de lieux à l'anglaise ou recevaient dans leurs lieux à l'anglaise. La glace des lavabos derrière laquelle était embusqué le policier cameraman, ne lui permettait pas de l'intérieur des lieux à l'anglaise : il filmait les mouvements de croupes et de pieds. Dans quelle mesure la police put-elle mettre un nom sur ces croupes, un nom sur ces pieds ? Les citoyens de Mansfield sortaient toujours de leurs lieux à l'anglaise le front haut, même s'ils rajustaient leur pantalon. Quelques-uns secouaient leurs doigts. La plupart se les lavaient consciencieusement au lavabo. Certains se souriaient à eux-mêmes, dans la glace qui les séparait de la police. D'autres, qui se livraient à des gestes frénétiques

devant les lieux à l'anglaise renfermant deux personnes, avaient signé leur condamnation. Un des plus jeunes et des plus propres était un nègre qui, ses gestes achevés, eut soin d'en effacer les conséquences sur le pavement avec ses sandales. Un commentaire discret rappelait les rigueurs de la loi.

Le plus piquant fut relatif à un homme distingué, dont l'activité avait été enregistrée de la manière la plus complète et qui, les mains lavées, puis bien essuyées à une serviette du distributeur automatique, le chapeau et la cravate rajustés, se dirigeait vers la sortie, le sourire aux lèvres. La voix né dit pas : « L'orgasme... », mais : « Il ne sait pas encore qu'il va « en avoir » pour vingt ans ».

— Vingt ans ! dit Kenneth. C'est en effet le tarif dans l'Ohio.

— Vous avez vu l'une de nos belles performances, nous dit le policier après avoir rallumé. Ce film mériterait l'Oscar de la vérité.

— C'est aussi mon avis, dit Kenneth, mais parfois la vérité est triste. Toute vérité est triste, quand elle n'est pas esthétique. Ce film est laid, parce que tous ces hommes sont laids, excepté le nègre. C'est pourquoi je dis que c'est presque un film moral. On ne pouvait d'ailleurs en attendre moins d'un film... policier. A mes yeux, est moral tout ce qui vous dégoûte de la volupté. Et ce serait même un film comique, s'il n'avait été fait pour aboutir à de terribles et injustes condamnations.

— De justes condamnations, Kenneth ! dit l'ancien chef de police, qui soutenait son rôle.

— Injustes, répéta Kenneth, sans se laisser démonter. Quel mal faisaient ces homosexuels de Mansfield ? Il n'y a eu ni violence ni provocation : il y a eu accord immédiat. Cela ne pouvait choquer que celui de vos collègues qui était derrière la glace. Et peut-être qu'il se régalaient. Aucune femme ne risque d'entrer dans la salle de repos des hommes.

— Et les enfants, Kenneth, les enfants ? dit l'ancien chef de police.

Kenneth lui montra les cartons où il venait d'enfermer les photographies obscènes :

— Les enfants, les voilà.

— Ils en viennent peut-être à ces choses avec cette facilité, reprit l'ancien chef de police, parce qu'ils les ont vu faire à des hommes dans les salles de repos.

— Ils les font dans leurs propres salles de repos, dit Kenneth. Dans celles de mon collège, j'ai vu faire tout ce que nous venons de voir et aucun de nous n'avait été initié par un homme. Les sanctions qui frappent ces actes, sont justifiables sur le plan de la loi, mais absurdes au point de vue humain. Les enfants font ce qu'ils veulent, malgré les adultes, et les adultes ont le droit de faire ce qu'ils veulent.

— Pas en public, dit l'ancien chef de police.

— Une salle de repos est un lieu public « privé », si je peux dire.

— Avouez qu'il faut des bornes à la licence ; sinon, ce serait partout une chiennerie.

— En tout cas, dit Kenneth, sachons gré au cher Kinsey d'avoir contribué à ouvrir les esprits des juges et à fermer quelquefois les yeux de la police.

C'était, pour Jim et pour moi, le moment de partir. Nous allâmes prendre congé du docteur Gebhard. Nous fîmes nos adieux au secrétariat, où la charmante secrétaire feuilletait des magazines nudistes féminins.

ROGER PEYREFITTE.

---

ROGER PEYREFITTE

*LES AMÉRICAINS*

Ed. Flammarion — 28 F

## QUINZE ANS APRÈS

par ANDRÉ BAUDRY.

Nous existons, et nous voici, semble-t-il, décidés à vivre encore longtemps.

Les difficultés des premières années ont été surmontées. René Soral les expose brièvement plus loin.

Les premiers collaborateurs de 1953 qui sont encore tous autour de moi, si la mort ne nous les a pris, et auxquels je ne cesserai de rendre le sincère et affectueux hommage auquel ils ont droit, ont grandi avec *Arcadie*, je veux dire, ils sont tous maintenant de fins et savants experts en science homophile.

Et puisque partout, ici et là, des commissions sont sans cesse créées pour étudier tel problème, il me plait de penser qu'ils seraient tous choisis et nommés pour faire partie d'une telle commission d'étude si les pouvoirs publics, par exemple, voulaient réfléchir sur ce problème, et non point en discuter de façon péremptoire — et donc fausse et stupide — comme ce fut le cas au milieu de nos quinze ans, avec — on n'y reviendra jamais assez trop pour montrer la bêtise de ces mêmes autorités — la loi « homosexualité, fléau social ».

Quinze ans donc !

Nous réjouir ? Nous décerner une croix d'honneur ? Nous encenser nous-même ? Certainement pas, en tout cas pas ainsi.

Certes, toute cette équipe d'*Arcadie* et avec nous, nous n'en doutons pas, tous nos amis lecteurs, tous les Arcadiens des premières années, nous sommes fiers de ce que nous avons osé, de ce que nous avons créé, de ce que nous avons maintenu.

On se plaisait à dire, il y a quinze ans, qu'en France, ce ne serait pas possible. Que les Autorités, que les homophiles de ce pays, si différents des pays nordiques, des pays germa-

niques et même des anglo-saxons ne comprendraient pas la nécessité et l'utilité d'une telle œuvre.

L'heure devait être venue pour la France de faire ce qui s'organisait et se développait autour d'elle. Elle devait le faire à sa façon, avec son génie propre, et c'est ce qui différencie tellement — et sans aucun doute — *Arcadie* de toutes les autres revues homophiles du monde.

Nous ne saurions faire un bilan de ces 180 livraisons. La lecture d'une table des matières indiquerait avec éclat que nous avons tout étudié, tout disséqué, tout discuté pour mieux établir ce que nous savons au milieu de ce siècle sur les mœurs, la morale, la sexologie, et particulièrement l'homophilie.

Nous l'avons déjà dit : au point que dorénavant, aucun homme de science ne peut se permettre de vouloir écrire sur l'homosexualité sans prendre connaissance d'*Arcadie*. Tous les jours, pourrait-on dire, nous en avons la preuve : des livres en langues étrangères qui citent notre revue, des hommes qui entrent en relation avec nous parce qu'ils pensent écrire sur ce sujet. C'est notre fierté. Notre première fierté. De n'avoir jamais été malhonnêtes intellectuellement. De n'avoir jamais servi de vulgaires et plats plaidoyers *pro domo*, de n'avoir jamais fait de la propagande, du prosélytisme.

Et à une époque où peu d'hommes d'action peuvent se vanter de cette rectitude intellectuelle et morale — il suffit de voir les grossiers mensonges des hommes politiques — *Arcadie* est très fière de cultiver la « Vérité », et la vérité au service de la justice, de l'amour, de l'unité des hommes.

Certes, en ce pays qui se croit volontiers supérieur à tous les autres, et qui dans le domaine de la morale et des mœurs est parmi les plus rétrogrades, nous ne pouvons annoncer des faits qui étonnent, comme ce fut le cas pour la Hollande, il y a peu.

Tous les Arcadiens ont lu dans la presse la nouvelle de la création d'un bureau de consultation pour homophiles à Amsterdam.

Et qui plus est : bureau très officiel puisque inauguré par un ministre du gouvernement de sa Majesté la Reine des Pays-Bas !

Heureux pays ! Courageux pays ! Exemple pour combien d'autres et essentiellement pour ceux qui s'autorisent sans cesse à donner des leçons aux autres !

Citons ces quelques mots du ministre de l'assistance sociale : « Parlant au nom d'un département qui défend

l'intérêt d'une participation active de tous à la prospérité générale, je suis heureux que les homosexuels non seulement ne restent plus en marge de la société comme des nécessiteux, mais qu'ils aient contribué à l'édification de cette nouvelle institution, à laquelle je souhaite une totale réussite ».

Quand nous ajouterons que ce bureau est subventionné par l'Etat... nous sommes loin de cette France qui interdit *Arcadie* à la vitrine des libraires, et nous impose aux taxes les plus élevées contrairement à tous les autres organes de presse.

Où se trouve dorénavant la liberté ? Certainement pas à Paris.

Dans un autre ordre d'idées nous savons que les députés d'une nation scandinave étudient très sérieusement la possibilité d'inclure dans leur code civil le mariage entre hommes et entre femmes. Cela peut faire sourire — et surtout les homophiles eux-mêmes — mais que ce sujet paraisse devoir normalement être soumis à l'étude de commissions des lois par des hommes politiques montre à l'évidence le chemin parcouru et constamment suivi par ces courageuses nations du nord de l'Europe et qui pour cette tolérance en tous les domaines moraux, n'en sont pas pour cela à la traîne sur les plans financiers et économiques, sociaux et culturels.

C'est à dire et à redire et à crier partout, puisqu'ici on prétend que donner ces libertés, les approuver, seraient conduire la nation à sa ruine.

Nous cultivons l'hypocrisie. Et le peuple silencieux se plait dedans.

C'est pourquoi comme l'a dit Sinclair à propos de *Détective* les parisiens ricanent à voir un voile se lever sur la vie homophile.

Et pourtant le courageux cinéma américain ose montrer un chef de sa police qui tance vigoureusement l'un de ses subordonnés qui bat et maltraite et humilie sans raison des hommes simplement parce qu'ils sont homophiles.

Et nous entendons ce mot qui reconforte et nous fait vibrer au plus profond de nos entrailles, nous les homophiles bafoués et vilipendés : « Ce sont des hommes comme les autres » !

En Hollande où le gouvernement la clame officiellement, aux U.S.A. où le cinéma illustre cette vérité première, partout dans le monde, la vérité fait son chemin.

*Arcadie* veut être cette voix en France.

Cela rejoint ce qui m'est dit dans cette lettre que je livre à votre méditation. Je ne puis donner le nom de son auteur, qu'on sache qu'il s'agit d'un très grand homme de science dans son pays, ayant de très importantes responsabilités, et connu dans le monde entier pour ses travaux scientifiques. Disons simplement qu'il est Italien.

« ... Dans le numéro 178 d'*Arcadie*, j'ai trouvé une page ronéotypée qui ne s'adressait pas à moi — évidemment — mais que j'ai lu jusqu'au dernier mot (nous envoyons *Arcadie* en service de presse à ce savant).

« Je l'ai trouvée pleine de cordialité simple, de bonne volonté, d'authenticité. Et je me suis dit : que pourrais-je faire pour ces gens qui m'honorent de leur considération, tout en sachant que je ne suis pas comme eux, et qui me font même part — si je puis m'exprimer ainsi — de leurs difficultés, de leurs luttes, de leurs espoirs ?

« Certes, je ne manque jamais, dans mon travail scientifique et dans mes écrits, de montrer à leur égard de la compréhension et de la tolérance, de les défendre ouvertement même, contre l'ignorance et contre le parti-pris.

« Mais il me semble que ce n'est pas assez. Dans votre page ronéotypée, vous exprimez la nécessité de trouver une nouvelle place pour vos réunions. Désir très légitime, mais difficile à réaliser. Et j'ai pensé qu'il faudrait probablement ouvrir une souscription sous ce titre : « Pour le nouveau local ».

« Je vous envoie ci-joint ma contribution.

« Et je vous remercie encore une fois de l'amitié et de l'estime que vous ne cessez de me témoigner. Veuillez agréer, Cher Monsieur, l'expression des mêmes sentiments de ma part, et mes meilleurs souhaits ».

Le monde bouge. Il a beaucoup bougé depuis le premier numéro de cette revue, en janvier 1954, mais qui — chacun le sait — avait à sa première page un dessin original du regretté Jean Cocteau, et précisément, un jeune homme de la bouche duquel s'échappait le mot : « Liberté ».

Ce monde aspire toujours à plus de liberté, puisque c'est elle qui situe l'homme à sa vraie dimension. Et cela quelles que soient les dissertations faites autour de la notion d'obéissance, on s'en rend même compte aujourd'hui dans les énormes difficultés de l'Eglise romaine aux prises avec un jeune clergé qui regimbe contre l'autorité béate des évêques.

Etre de son époque. Etre de son temps.

Révolution, contestation, dialogue.

Les homophiles n'y auraient-ils pas droit ?

Leurs vies, leurs destinées, leurs désirs, leurs vocations propres seraient décidées dans les poussiéreux cabinets d'une chancellerie ou d'un bureau de ministre de l'Intérieur. Allons donc !

Quel homme marqué dans son âme et dans sa chair de ce destin homophile se contenterait encore de ces permissions octroyées ou de ces interdits assortis de prison ?

Aucun homophile ne digérera plus dans le silence la loi que certains hommes retors et bêtes et hypocrites prétendront lui imposer au nom de l'Etat, ou de la religion, ou de la morale.

C'est ce qu'après quinze ans d'existence digne et austère *Arcadie* annonce à ceux qui ont quelque responsabilité dans ce pays, et dans des sphères différentes.

Dans ce film déjà cité : *Le Détective*, il y a une sentence monstrueuse.

Une sentence qui devrait faire mourir de honte tous les hommes de cette terre qui par leur couche d'ignorance et leur perpétuelle auto-satisfaction la permet. Cette sentence est la honte de notre monde.

Et elle doit être la honte des hommes qui ont fait la société : hommes politiques, hommes d'Eglise, hommes de science, éducateurs, magistrats, tous ceux qui ont une responsabilité... comme tous ceux qui au nom de rien se permettent cependant de juger et de condamner.

Cette sentence ne doit plus jamais être proférée en quel endroit de la terre et par aucun individu.

« Je préfère être un assassin qu'un homosexuel ! »

Voilà ce que des millions d'hommes et de femmes entendent, en ce moment, dans tous les pays du monde, où ce film est projeté. Et combien de ces millions vont-il en prendre conscience ? Combien seront frappés par cette horreur ? Combien se sentiront coupables d'être les artisans uniques d'un tel jugement porté par un homme sur sa nature fondamentale ?

Ne nous illusionnons pas, hélas !

Même ceux que l'on a coutume d'appeler des esprits cultivés, des esprits fins, et ce pays prétend en posséder beaucoup, ricaneront, comme ils ont ricané sur les Champs Elysées ou sur les Boulevards, à Paris, sans parler des critiques cinématographiques qui — naturellement prétentieux et plus bêtes les uns que les autres — n'ont rien vu ou rien voulu voir.

Ah oui ! Merveilleuse époque ! Enrichissante époque !

Je vous le disais il y a peu, chers Arcadiens, dans un précédent éditorial.

Au seuil de cette seizième année, voyez à quel travail vous êtes conviés ! Au nom de tous les homophiles. Pour tous les homophiles. Pour ceux qui vivent dans la joie, pour ceux qui vivent dans la peur et la souffrance et la solitude... et ce sera pour un autre jour que d'évoquer devant vous... ces « quinze ans après », pour les homophiles eux-mêmes venus sur la terre d'*Arcadie*.

Nous ne pouvons pas être absents de cette remise en question de tout.

Nous sommes dans le monde, nous sommes du monde, nous y vivons, nous y pleurons, nous y travaillons, nous avons donc le droit le plus sacré à prétendre y être respectés, admis, compris.

Tant qu'il y aura quelque part un homophile persécuté pour son homophilie, incapable de se réaliser parce qu'homophile, nous devons travailler à améliorer ce monde.

Dans des sociétés de plus en plus mécanisées, où l'homme est de plus en plus un numéro matricule pour le travail de ses mains ou de son esprit, pour les impôts, il importe que nous, à cause même de notre singularité, nous affirmions la primauté absolue de l'homme, de son unicité.

Et voici que quinze ans après sa naissance, *Arcadie*, plus forte et plus sûre d'elle-même, témoignera pour l'homme, défendra l'homme, revalorisera l'homme, et participera efficacement à l'élaboration d'un monde plus humain, parce que pétri de justice, rassasié de tendresse.

ANDRÉ BAUDRY.

## LES 15 ANS D'ARCADIE

par RENÉ SORAL.

C'est un honneur assez périlleux que celui qui est dévolu au collaborateur qui, chaque année, prononce le discours traditionnel (1), entre la poire et le fromage de ce banquet d'anniversaire.

Périlleux à bien des titres. D'abord en matière d'éloquence, comment lutter avec celle, inimitable, d'André Baudry ? Ensuite, parce que tout a été dit par d'éminents ou spirituels collaborateurs au cours des banquets précédents. Enfin, parce que je sais, par expérience, ce que peut représenter, pour la plupart d'entre vous, qui avez bien mangé et bien bu, l'obligation d'entendre un discours surnuméraire.

Aussi, pour utiliser une formule chère à certains orateurs : « Messieurs, je serai bref ». Et sur ce, ils parlent en général pendant des heures, bercés par les ronflements de leur auditoire. J'essayerai cependant de tenir cette promesse, rassurez-vous.

Voici donc le quinzième anniversaire d'*Arcadie*. Quinze ans ! Quel bel âge, celui de Roméo, dit-on. En tous les cas, on peut bien dire que le jeune homme qu'est *Arcadie* (car je ne puis l'imaginer autrement que sous les traits d'un bel adolescent) que ce jeune homme, dis-je, après avoir eu l'âge de raison, a maintenant atteint l'âge de la puberté.

Comme le temps passe ! Nombreux sont ceux d'entre nous qui se rappelle le nouveau-né, en janvier 1954. Dans sa maison natale rue Jeanne d'Arc (où j'espère bien qu'un jour une plaque sera apposée) l'heureux père, André Baudry, regardait avec tendresse et fierté son rejeton, habillé d'une couverture blanche à liseré vert.

(1) Prononcé le 10 novembre 1968.

## LES 15 ANS D'ARCADIE

Phénomène curieux, renversant les lois de la génétique et non signalé par le célèbre biologiste Jean Rostand ; ce poupon avait bien un père, mais pas de mère... En revanche, plusieurs... bon génies (j'allais dire de bonnes fées, mais je me suis arrêté à temps) veillaient autour de son berceau. On y voyait notamment l'espiègle lutin Jean Cocteau et les génies tutélaires toujours fidèles, Roger Peyrefitte et Marc Daniel.

Il y avait aussi, un vilain démon, qui cachait bien son jeu, et qui devait, quelques années plus tard, se révéler fort maléfique, heureusement André Baudry sut déjouer ses basses et noires manœuvres.

Il y eut du reste, par la suite, d'autres génies malfaisants qui tentèrent de jeter des mauvais sorts sur le jeune garçon, comme l'horrible sorcier Mirguet ; mais une fois de plus, ils furent rapidement conjurés...

Revenons à la naissance de notre bébé. Il fallait lui donner un nom de baptême et ce n'était pas facile à choisir. Ce fut, on le sait, Roger Peyrefitte qui, avec sa profonde érudition de l'Antiquité, trouva ce nom : *Arcadie*, cette région montagneuse de la Grèce ancienne, peuplée de rustiques bergers et dont les poètes antiques avaient fait le séjour de l'innocence et du bonheur.

Les premiers pas de notre nouveau-né furent quelque fois chancelants. Car s'il recevait bien une substantielle nourriture, sous la forme d'aliments intellectuels distillés par des nourrices dévouées, appelées collaborateurs, parfois l'oxygène venait à lui manquer, je veux parler de celui fourni par la « pompe à phynances » chère au roi Ubu...

Mais, toujours, André Baudry, père avisé et infatigable sut résoudre ces difficiles problèmes, ce qui permit au jeune garçon de surmonter ses maladies infantiles et de poursuivre une vigoureuse croissance.

On peut du reste constater encore plusieurs faits étranges dans les lois de la conception : ce gamin, dès son plus jeune âge, et avant même que d'avoir atteint sa puberté, fut un père prolifique, et ses enfants, de plus en plus nombreux, furent appelés instinctivement « Arcadiens ».

D'autre part pour être enfant d'*Arcadie*, il faut avoir subi une période de gestation de 21 ans, après quoi, en revanche, il n'y a pas de limite d'âge supérieure, bien que nous n'ayons pas encore fêté de centaines dans notre Club.

Enfin, ces enfants d'un même père, sont de couleurs de peau très variées, l'on y voit des blancs, des noirs et des

jaunes, cependant je n'y ai jamais vu de peaux rouges, sauf au retour des vacances.

Ah, ces Arcadiens ! Evidemment, sans eux, *Arcadie* ne pourrait exister, mais comme ils donnent souvent des soucis à André Baudry, qui exerce sa bienveillante mais ferme tutelle sur eux tous. Peuple volage, indiscipliné, moqueur, amateur de risques parfois dangereux, qui n'écoute guère les sages conseils de son tuteur, et l'on comprend que, parfois, celui-ci exhale sa hargne, sa rogne et sa grogne. Mais c'est parce qu'il les aime et que, telle Anna de Noailles, il a un cœur innombrable. Tous savent bien qu'en cas de besoin, de souffrance ou de danger, il est toujours là, miséricordieux et surtout efficace.

Revenons à notre adolescent *Arcadie*. Comme tout jeune homme bien né, il a de nobles ambitions. Il voudrait, lui aussi, car c'est maintenant très à la mode chez les jeunes, réformer la société, mais sans pour autant vouloir la détruire.

Ce qui l'intéresse exclusivement, c'est la position de cette société à l'égard de l'homophilie. Ce ne sont pas les pensées de Mao que l'on trouve sur sa table de chevet, mais surtout des ouvrages, parfois savants, sur la sexologie, les mœurs et la loi. C'est qu'il suit attentivement l'évolution de ces deux dernières rubriques, qui sont précisément celles qu'il voudrait réformer. Il constate à leur sujet des phénomènes contradictoires, parfois décourageants.

Si, dans des pays où les lois sur l'homophilie sont très sévères, il existe une certaine tolérance de mœurs; dans d'autres, où la loi est moins stricte, les mœurs sont extrêmement rigoureuses; certaines nations régressent et promulguent de nouvelles lois sur l'homosexualité, comme en Afrique, d'autres, au contraire, améliorent ces lois, comme en Angleterre.

Les pays nordiques font preuve d'une liberté de mœurs quasiment totale, allant jusqu'à la vente publique de littérature ou de photos parfaitement pornographiques, qui, du reste, ne choquent plus personne et ne risquent plus d'inciter quiconque à la débauche.

Je ne puis résister à ce propos, à l'envie de vous citer un extrait d'un article d'Yvan Audouard, paru dans le dernier numéro du *Canard Enchaîné* mais dont je suis forcé d'atténuer un peu la verve de certains termes :

« Cela m'a rappelé ce que j'ai vu, de mes yeux vu, à Copenhague, cet été.

« C'était à la devanture d'un kiosque à journaux un vrai festival de sexes masculins et féminins en noir, en couleurs naturelles, sur papier couché, sur papier bouffant, échelle réduite ou grandeur nature, un jeune garçon en culotte courte s'est approché. Il a écarté les revues pornographiques avec naturel. Sans gêne, mais avec un peu d'agacement. Et il a serré contre son cœur l'objet de sa convoitise : le dernier numéro des Aventures de Mickey. »

En Hollande on parle fort sérieusement du mariage entre homophiles, lesquels bénéficient par ailleurs de grandes facilités de rencontre.

Serons-nous un jour aussi heureux en France et *Arcadie* réussira-t-elle dans sa mission ? On peut le penser en lisant un livre aussi objectif que celui de M. Dallayrac qui fait beaucoup pour notre cause.

En tous les cas, chaque Arcadien se doit, par sa conduite et son exemple de favoriser cette réussite. Avant de vouloir réformer la Société, il faut commencer par se réformer soi-même. Alors ! la vie de chacun de nous aura pris un sens plus noble, et ce, grâce à *Arcadie*.

J'en arrive maintenant à ma conclusion, rassurez-vous et vous voudrez bien en excuser la note un peu mélancolique. Mais hélas, si des Arcadiens naissent chaque jour, il en meurt aussi, et je pense avec tristesse à celui qui devrait être parmi nous aujourd'hui, comme chaque année, à Robert Picherit, si profondément dévoué à la cause d'*Arcadie*, et qui ne méritait pas d'être tué dans un accident de voiture que l'on peut vraiment qualifier de stupide.

Il existe, au Musée du Louvre, un célèbre tableau, fort classique, de Poussin, qui s'intitule « *Les Bergers d'Arcadie* ». On y voit de jeunes et vigoureux bergers de ce souriant pays, se pencher sur l'inscription d'un tombeau :

« Et ego in Arcadia ».

« Et moi aussi j'ai vécu en Arcadie ».

Eh bien, je souhaiterais que sur la tombe de notre ami Picherit, comme sur la nôtre, chers Arcadiens, on puisse graver cette épitaphe, à la fois fière et mélancolique :

« Et moi aussi j'ai été Arcadien ».

RENÉ SORAL.

## UNE INFORMATION PRÉTENTIEUSE ET SURVOLANTE

Les « dossiers » sont à la mode. Le dossier fait école. Il essémine... jusque dans les revues... pour midinettes. On les informe, ces petites !

Quelques colonnes de texte, encadrant beaucoup de photos triées parmi des films récents, tel est l'effort, apparemment méritoire, de *Ciné-Revue*, du 12 décembre 1968, qui dans ses pages (21<sup>e</sup> à 28<sup>e</sup>) a inséré un dossier : *Homosexualité* bien entendu ! (trois pages de texte).

C'est le grand pavé à la mode !

\*  
\*\*

Depuis Platon en effet, l'affaire est « en question » comme on dit aujourd'hui...

Mais son compte est vite réglé... à ce disciple de Socrate ! En deux coups de cuillères à pots, si l'on ose écrire !

Car il faut vous dire qu'à *Ciné-Revue*, on travaille dans le genre péremptoire, synthétique et expéditif, exécutif même ! on classe, on juge, on tranche, on sabre..., ou bien l'on survole, et l'on volatilise les problèmes.

Les erreurs monumentales fourmillent. Les naïvetés sont désarmantes. Mais on reste imperturbablement sérieux. Pas le moindre mot vulgaire, ni même concret : ça fait grand style.

Grand style, qui n'a rien à voir avec ces ragots graveleux, ces historiettes débraillées, ces portraits plus ou moins ridicules ou forcés, dont les *France-Dimanche* et compagnie, voire les *Noir et Blanc*... parsèment leurs pages affriolantes... Non : on est sérieux, ici.

Dans le texte, s'entend. Car les images, elles, sont choisies dans un genre plus folâtre : à la 2<sup>e</sup> page, Liz Taylor émerge d'une très vaste baignoire, à la 7<sup>e</sup>, c'est son mari qui émerge d'une très petite baignoire... et nous voilà renseignés sur *Secret Ceremony* et sur *L'Escalier* — deux situations évi-

## INFORMATION

demment humides, et « troubles », explique la légende, ou « dont il vaut mieux rire ».

Au centre du dossier, une immense page double nous délasse de ces horreurs : la gigantesque photo en couleurs d'un dos féminin, choisi parmi les plus affreux, à moins que ce ne soit celui d'un « travesti » de *The Queen* ! émerge d'une cotonnade rouge, aveuglante, aux lettres inversées... : Mystère !

\*  
\*\*

Revenons donc au texte. Sérieux. Après un excellent chapeau, où l'on nous apprend que « l'on aborde aujourd'hui plus franchement le problème », qu'il « est nécessaire de faire honnêtement le point » et qu'en tout, « une personne avertie en vaut deux », on s'attaque à ces « fossoyeurs » du Danemark, qui concrétisent la célèbre vision shakespearienne... « il y a quelque chose de pourri en ce royaume »... et l'on passe à Platon, c'est d'une logique irréfutable ! On l'exécute de façon barbare, scandaleuse, grotesque, un peu comme on fait les « colonels » (voir l'admirable vitupération du cher Morvan Lebesque, le 23 octobre dernier, dans son *Canard* (page 2) : *Avec qui Platon faisait-il l'amour ?* Il terminait en écrivant... « Je ne vois plus que *France-Dimanche* pour éclairer la question ».

Eh bien, non ! On a mieux maintenant on a *Ciné-Revue*, page 23.

Les Danois bousculés, Platon exécuté, on passe à Kinsey qu'on pinaille misérablement... et l'on cite Somerset Maugham, qui paraît-il — tout homosexuel qu'il ait été lui-même — a su « démystifier » (c'est-à-dire, en français : *démythifier*) le mythe de « l'homosexuel génial »...

Ces règlements de comptes, cursifs, vont évidemment éclairer les lectrices... de l'hebdomadaire. Elles vont être au fait de toute l'affaire... ! (Remarquons au passage qu'aucun allemand, aucun français, aucun italien n'est cité : broutilles ! Les sources de *Ciné-Revue* ne sont qu'américaines).

\*  
\*\*

Donc ces trois pages de texte sont une aimable et trompeuse plaisanterie, mais aussi une triste plaisanterie. A recommander entre autres, le paragraphe sur « les lesbiennes hétérosexuelles ! qui cessent tout commerce avec le

mâle » (page 27). Les bourdes abondent... passons. C'est affligeant. Mais, comme toujours, il y a de ci, de là, bien sûr, quelques évocations exactes.

Naturellement, on ne manque pas de nous évoquer « les milieux d'artistes », mais on ignore absolument ce qui peut se passer à la campagne, aux abattoirs, ou au fond des ateliers spécialisés de tels grands complexes industriels...

\*  
\*\*

Mais ce qui domine tout ce « dossier » ! c'est cette peur effroyable en fin de compte d'entrevoir une humanité qui, en 2022, risquerait, au lieu de compter 6 milliards d'échantillons, d'être réduite à n'en offrir à l'observateur que 5 milliards 900 millions... Voilà ce qui donne à frémir !

Il faut, il faut... absolument faire des enfants... Plus on est de fous, plus on rit ! C'est bien connu ! Et la colonie Terre sera si joyeuse et si pure... en 2022 ! C'est ce cri d'alarme qui est jeté, dès les premières lignes, à ces Danois déments qui forgent « les armes de leur propre destruction », qui se vouent et se dévouent à « une société condamnée ».

Car Shakespeare avait exactement prévu qu'« il y a quelque chose de pourri au royaume de Danemark... » Il voyait les choses de loin !

Mais nous, qui les voyons de plus près, nous pensons au contraire que le royaume de Danemark est un des pays, sinon le pays, le plus profondément civilisé de toute la Terre. Et que ce dossier-là, vraiment ! est à rejeter jus- qu'aux poubelles de la Lune !

\*  
\*\*

Ce qui est grave, en tout cela, et c'est une triste réalité, bien terrestre et bien contemporaine, c'est la préoccupation *uniquement* sociale, sociologique, globale, numérique et conformiste, qui sous-entend toute cette angoisse.

L'individu... aux yeux de *Ciné-Revue* et de beaucoup d'autres spécialistes (!) du *management* humain !... n'existe que toléré, plus ou moins surveillé, ou absous, dans la meilleure des hypothèses, dès qu'il n'est pas un échantillon tout-à-fait conforme au modèle courant, stéréotypé, classé sur carte perforée dans les fichiers de toutes les institutions..., s'il n'est pas « unidimensionnel » comme on dit depuis Marcuse.

Or la véritable vie, l'honneur, la valeur de l'homme (dans tous les domaines) c'est de n'être toujours *que* lui-même, parmi les autres, tous les autres, différents, mais avec eux, et sans jamais leur causer, malgré ces différences, le moindre mal. La civilisation, c'est l'intégration de toutes les différences dans une harmonie acceptable par tous, c'est le respect de chaque être humain, dans son originalité — mais en relations pacifiques et confiantes, avec tous. C'est là le problème... qu'il s'agisse des pigmentations de nos peaux, de nos pulsions sexuelles, des constructions religieuses qui pèsent sur les uns ou les autres, ou des oppositions de nos systèmes économiques.

Sinon, nous ne sommes que bestiaux, bons pour les abattoirs.

PIERRE NEDRA.

DOMINIQUE DALLAYRAC

## DOSSIER HOMOSEXUALITÉ

« Toute la vie de l'homosexuel n'aura été qu'un long combat pour son droit de vivre et de s'exprimer »

UN TRÈS IMPORTANT OUVRAGE...

Ed. R. Laffont — 415 p. — 25,80 F

## MAXIMES ET REFLEXIONS SUR L'HOMOSEXUALITÉ

par PIERRE FONTANIE.

— Signe des temps, ce n'est plus la philosophie qui unit Alcibiade au vieux Socrate, mais le vulgaire papier monnaie !

— Le problème homosexuel, c'est le problème que pose aux hétérosexuels la conscience réfléchie de leur homosexualité latente...

— Les psychanalystes considèrent que le complexe d'Œdipe se trouve à la racine du comportement homosexuel. Mais n'est-ce pas précisément l'homosexualité qui expliquerait la permanence du complexe d'Œdipe ? De sorte que leur détermination de la cause résulte de la chose à expliquer...

— L'autodétermination n'existe pas dans le domaine sexuel : on ne choisit pas d'être ou de ne pas être homophile et les raisons que l'on donne découlent moins d'une série de motifs préalables à toute décision que de la nécessité de transposer le débat sur le plan des idées, quand il n'y a pas de communauté d'expérience. On peut seulement choisir ou non de s'adonner à l'homosexualité.

— Il n'y a pas non plus de déterminisme absolu qui rattache l'effémination à l'homosexualité ou à la passivité.

— Dans l'attrait érotique et sensuel, ce n'est pas le sexe qui compte, mais l'individu : couleur des cheveux, voix, odeur, charme personnel, qualité du détail ou perfection de tout. Autrement tous les hétérosexuels éprouveraient du désir pour toutes les femmes. Cette affirmation rend possible l'homosexualité chez l'hétérosexuel et inversement.

— Un bisexuel est un homme qui triche avec son homosexualité.

— Aucune forme de contraception ne saurait être qualifiée de « naturelle » dans les rapports sexuels entre l'homme

MAXIMES

et la femme, parce que la recherche de l'absence de fécondation ne découle pas des qualités intrinsèques et extrinsèques des individus. Il ne saurait en être de même pour l'homosexualité, physiologiquement stérile.

— Concevoir l'homosexualité comme susceptible de se manifester de façon exclusive ou prédominante, chez la majorité des êtres humains, dès lors que les interdits de la Société auraient été levés, serait une lourde faute. On aboutirait dans la majorité des cas à une bisexualité à dominante hétérosexuelle, car l'homosexualité est une « déviation » (au sens de variante minoritaire). Mais ce serait aussi une grave erreur, si l'on ne croyait pas que les déviations puissent être naturelles.

— On reproche aux homosexuels de ne pas aimer le sexe de la femme, en fait ils ne soupçonnent même pas qu'elles puissent en avoir un !

— Rien ne peut nous déplaire autant que cette expression en usage « Je fais l'homme, tu fais la femme » pour désigner les deux actes constitutifs de la sodomie. En effet, les femmes voudraient-elles « faire la femme » à leur façon, quand ils prétendent les imiter ? Et d'une femme qui accepte la sodomie passive, que dira-t-on ? Qu'elle fait l'homme ? Ou qu'elle fait la femme ? La première expression n'est-elle pas la seule bonne, dans le cas particulier comme dans le cas général ?

Cet usage regrettable s'est établi en raison de l'identification femme = sexe à pénétrer, comme si la femme se réduisait à un épisode de l'acte amoureux, traité parfois comme un intermède par les Orientaux et dans lequel la faculté de préhension n'est pas moins l'apanage de l'un que de l'autre sexe.

— Ce que les effeminés pardonnent si difficilement aux femmes, c'est peut-être de leur ressembler.

— Ce sont les femmes qui comprennent le mieux les homosexuels qu'elles entourent de sympathie. Ce n'est pas étonnant. Un hétérosexuel ne s'intéresse aux femmes qu'en fonction de leur sexe. Un homosexuel aime tout dans la femme, sauf le sexe. Une femme ne goûte pas forcément qu'on l'apprécie au lit pour la mépriser partout ailleurs.

— Nous faisons grief aux homosexuels qui nous paraissent avoir choisi la pratique sodomite active d'une façon exclusive de ne pas être persuadés — et bien à tort — de la qualité du plaisir qu'ils donnent...

— Oh ! sublimes consolations de la morale chrétienne !... Alors qu'on menait deux homosexuels au supplice, à l'épo-

que barbare de la répression obscurantiste, le premier qui voulait se justifier aux yeux des spectateurs déclara qu'il avait joué le rôle actif. Un capucin qui les assistait lui dit simplement : « Quittez, mon fils, les vains honneurs de ce monde. Qui s'élève sera abaissé ! Qui s'abaisse sera élevé !... »

— Oscar Wilde raconte qu'une jeune recrue devait répondre des excès sexuels qu'il avait commis (avec son supérieur hiérarchique !) devant une commission militaire formée pour la circonstance. Quand on lui demanda ce qui l'avait poussé à commettre une pareille infamie, il ajouta simplement pour sa défense que l'autre lui avait promis « un avancement dans le corps ».

— On distingue toujours deux catégories d'homosexuels : l'actif et le passif... comme s'il n'y avait pas le pronominal !...

— Non, Messieurs, l'homosexualité ne sera jamais la propriété d'une « bourgeoisie réactionnaire et décadente » ou d'une « gauche dégénérée » (C'est la réponse au mariage politico-sexuel des graffitis)... Elle n'est pas le fruit du complexe d'Édipe, d'un complexe d'infériorité, d'une carence physique, intellectuelle ou morale. Elle est un cas particulier du Grand Mystère de la Sexualité, dont la fonction ne se réduit pas à la nécessité biologique de la reproduction.

— Ce qui rend les homosexuels effeminés dans notre société occidentale, ce n'est pas l'homosexualité, mais la société avec sa conception rigide des sexes, de leur rôle respectif et de leur conduite. Un individu qui ne rentre pas dans le cadre arbitraire dévolu à son propre sexe peut avoir la tentation de s'identifier à l'autre.

— Il est étonnant que l'homme puisse invoquer la Nature, aux prescriptions de laquelle il devrait se conformer en matière sexuelle, quand il passe son temps à construire des barrages, à provoquer des pluies artificielles, à s'affranchir de la condition qui le retenait sur terre, privé d'ailes qu'il était, pour parcourir les espaces infinis.

— L'homosexuel a des problèmes avec la Société, jamais avec son homosexualité.

PIERRE FONTANÉ.

## NOUVELLES D'ITALIE XXIV

par MAURIZIO BELLOTTI.

### CINEMA.

Il devient de plus en plus difficile de suivre la production cinématographique concernant l'homosexualité, car le nombre de films dans lesquels notre sexualité est évoquée ne cesse de croître. Que nos lecteurs nous excusent donc d'éventuelles omissions !

Du côté italien ou franco-italien, nous avons vu *Barbarella*, de Vadim, avec Jane Fonda, film baroque et fastueux où une ample place est réservée aux amours lesbiennes.

*Teorema*, de Pier-Paolo Pasolini, avec Silvana Mangano, Terence Stamp et Massimo Girotti, est une œuvre d'une exceptionnelle qualité, racontant l'histoire d'une famille que visite un hôte mystérieux (lequel n'est, peut-être, autre que Dieu). Celui-ci couche avec tous les membres de la famille — le fils, la femme et le mari — et certaines scènes sont d'un réalisme si audacieux que la justice s'est crue obligée d'intervenir, de sorte que le film a été interdit. Mais, en raison de son extrême beauté et de son indéniable valeur, il apparaît certain que cette interdiction ne sera pas prolongée longtemps. (Pour les lecteurs d'*Arcadie* que cela intéresse, signalons que les photos les plus significatives du film ont été publiées dans un encart spécial de la revue *ABC*).

Pour *Les Biches*, de Claude Chabrol, voir le compte rendu de Sinclair dans *Arcadie*, n° 176-177, p. 358.

*La ragazza con la pistola* (« La fille au revolver »), de Mario Monicelli, avec Monica Vitti, raconte l'histoire d'une jeune Sicilienne qui poursuit à Londres un homme qui a passé la nuit avec elle et l'a ensuite abandonnée. Là, elle rencontre un autre garçon, mais hélas, il est homosexuel...

*Scusi facciamo l'amore* (« Pardon, faisons l'amour »), de Vittorio Caprioli met en scène un jeune homme ambitieux qui débarque de Naples à Milan, décidé à profiter de son charme pour se faire entretenir par les femmes... mais qui finira par une « amitié particulière », bien rétribuée il est vrai.

Dans *Meglio vedova* (« Plutôt veuve »), de Duccio Tessari, on voit un truand de la Mafia qui fait la folle, parle au féminin et s'habille de façon extravagante.

Méritent à peine d'être signalés deux documentaires « sexy » d'une affligeante médiocrité : *Silvia e l'amore*, de Sergio Bergonzelli, et *Paris secret*, de E. Logereau.

Du côté suédois, dans le film *L'Enfer et le Paradis*, de Luigi Scattini, à noter une scène assez extraordinaire d'amour lesbien.

Parmi les films anglais et américains, nous avons vu, bien entendu, *Detective* (voir *Arcadie*, n° 180, p. 517), *The Fox* (« Le Renard »; voir *Arcadie*, n° 179, p. 463) et *L'Incident* (Titre italien : « *New York ore tre* »; voir *Arcadie*, n° 176-177, p. 360).

*Bedazzled* (titre italien : « *Il mio amico e il Diavolo* ») est une amusante réinterprétation moderne du mythe de Faust, avec plusieurs allusions et plaisanteries homosexuelles.

*The Snake* (titre italien : « *Il serpente di fuoco* »), de Roger Corman, avec Peter Fonda, est l'histoire d'un jeune homme qui se laisse entraîner sur la pente de la drogue par un compagnon de lit.

Pour faire bonne mesure, signalons enfin un film vaguement, porno, *Carmen Baby*, de Radley Metzger, où l'on voit deux lesbiennes faire l'amour dans un lit, un mari céder une prostituée à sa femme, et le tout se terminer par une « partie » fort peu morale...

Nous aurons l'occasion de reparler de *Me and my brother*, de Robert Frank, présenté au Festival de Venise, qui raconte l'histoire d'une jeune femme qui entreprend de guérir son frère neurasthénique, en lui appliquant (entre autres) la thérapie... sodomitique.

## LIVRES.

La production italienne proprement dite est assez mince ces temps-ci : *Teorema*, de Pier-Paolo Pasolini (éd. Garzanti) dont nous venons de parler à propos du film qui en a été tiré; *Novella storica su come Pierrot Badini sparasse*

*le sue ultime cartucce*, de Vittorio Sermoni (éd. Garzanti), histoire d'un jeune Romain et d'un athlète soviétique lors des Jeux Olympiques de Rome; *Più che donna*, de Ugo Moretti (éd. Immordino) et *Eros al mare*, de Giuseppe Mesirca (éd. Mursia), deux romans lesbiens; *Attraverso il tempo*, de Giovanni Comisso (éd. Longanesi), recueil de nouvelles dans lesquelles l'homosexualité est partout présente.

Beaucoup plus abondantes, comme d'habitude, les traductions de l'anglais.

Sans parler de *Inchiesta pericolosa* (traduction de *Detective*, de Roderick Thorp, d'où est tiré le film du même titre), il faut signaler surtout trois livres : la traduction de *Tell me how long the train is gone*, de James Baldwin (« *Dimmi da quando è partito il treno* »), qui raconte les amours d'un acteur, dont un épisode homosexuel; *Washington D.C.*, de Gore Vidal, grouillant de renseignements sur les « dessous » de la capitale américaine; et *Le Maître de Falconhurst* (« *Padrone du Falconhurst* »), de Kyle Onstott, qui complète la trilogie du drame racial commencé par *Mandingo*, avec toutes les implications que l'on sait concernant les rapports sexuels entre Blancs et Noirs dans le Sud américain.

Dans le domaine de la poésie, outre une excellente traduction de 55 poèmes de Cavafis parue chez Einaudi et due à Nela Risi, il faut signaler le recueil de John Wieners *The Hotel Wentley Poems* (« *Poesie dello Albergo Wentley* », éd. Il Saggiatore), tout entier d'inspiration homosexuelle, et le long poème de Giovanni Testori *L'Amore* (éd. Feltrinelli), intéressant du point de vue homophile.

Les livres d'histoire romancée, vulgarisation et sexologie pour grand public se multiplient en Italie, bien qu'il s'agisse la plupart du temps de traductions de l'anglais. Ils ne valent pas la peine d'être étudiés ici un à un, mais nous signalerons au passage *Amore e orgasma*, d'Alexander Lowen (éd. Feltrinelli), *Sesso e società*, d'Alex Comfort (éd. Feltrinelli), *Sesso senza complessi di colpa*, d'Albert Ellis (éd. Sugar), *Dizionario di sessuologia*, de H. Beiger (éd. Sugar), qui font preuve d'un louable libéralisme. *Erotismo sui sette colli*, de Cristina Leed, est un tableau de la vie érotique à Rome dans l'Antiquité (éd. Poker d'Assi), et *La Contessa sanguinaria*, de Valentine Penrose (éd. Sugar) raconte une fois de plus l'histoire de la comtesse sanglante Erzsebet Bathory.

Signalons enfin, pour les amateurs d'exotisme, *L'Eros in Cina*, de Wu Shan Sheng (éd. Sugar), qui fait une large

part à l'amour homosexuel dans son évocation de l'ancienne Chine.

Plus libérale que la loi française, la loi italienne laisse se publier un assez grand nombre de livres franchement érotiques, parmi lesquels nous signalerons *L'Antivierge*, d'Emmanuelle (éd. Commissionaria Foro), *Irène* (éd. Dell'Albero), *Gamiani* (attribué à Alfred de Musset et George Sand), *Histoire d'O*, de Pauline Réage, *Juliette*, de Sade, *Aline et Valcour*, du même, les *Poésies et Satires*, du comte de Rochester, célèbre « libertin » anglais du temps de Charles II, et les *Novelle*, de Gentile Sermini, prosateur du xv<sup>e</sup> siècle italien en comparaison duquel Boccace fait figure d'auteur pour jeunes filles et L'Arétin de conteur moral.

### CHRONIQUE.

L'actualité italienne, en ce qui concerne l'homosexualité, est dominée par le retentissant procès du professeur Braibanti, dont la presse du monde entier s'est faite l'écho, et qui s'est terminé par une condamnation à 9 ans de réclusion pour un crime qui n'existe pas dans les autres pays : celui de « plagio ». Qu'est-ce que le « plagio » ? Selon l'article 603 du Code pénal italien, il consiste à « soumettre une personne au pouvoir d'une autre au point de la réduire à un état de totale sujétion ». Il est aisé de voir qu'appliqué au pied de la lettre, cet article du Code pourrait permettre d'envoyer en prison tous les confesseurs et tous les psychanalystes ! En réalité, c'est la première fois, depuis la fin de la guerre, que quelqu'un est condamné en Italie pour ce « crime ». Qu'est-ce donc qui a motivé cette exceptionnelle sévérité ? Selon certains, c'est que Braibanti est un homosexuel, et que sous le masque du crime désuet de « plagio » c'est en fait un procès pour homosexualité qui a été fait au professeur. Du moins est-ce ainsi que l'ont compris tous les journaux de gauche, bien que la presse de droite l'ait véhémentement nié.

Nous n'avons pas l'intention de jouer ici les « victimes », et nous chercherons au contraire à examiner l'affaire avec la plus grande objectivité. Il faut reconnaître que certains aspects de la conduite de Braibanti laissent quelque peu perplexes : Il s'agit de ses relations avec deux jeunes gens, qui s'étaient mis à vivre avec lui, jusqu'à ce que leurs parents portent plainte. Or l'un des deux garçons fut retrouvé au domicile de Braibanti dans un état de dénutri-

tion presque complet, l'autre vivant dans une saleté repoussante au milieu d'un élevage de fourmis. Le Procureur de la République a eu beau jeu d'affirmer : « Ce n'est pas ici le procès de l'homosexualité, car dans notre société cette forme d'activité sexuelle est libre au point que nous sommes prêts à intervenir pour la protéger s'il est nécessaire ». Ce qui est beaucoup dire, il faut l'avouer...

En tout cas, l'homoérotisme conquiert de plus en plus droit de cité dans la vie courante italienne, à côté de l'érotisme traditionnel. Nous avons déjà parlé de la floraison de films à sujets ou épisodes homosexuels (à propos desquels Franco Valobra, écrit dans *Men* : « Tous ces films restent liés à une conception moralisante qui disparaît de plus en plus vite... il manque encore un Lelouch pour nous montrer sur l'écran un véritable amour entre deux femmes »). Le même phénomène se manifeste avec l'apparition de nus masculins dans la publicité (à cet égard, le trimestriel *Vogue-Uomo* est assez en avance : la preuve, cette image d'un jeune homme nu avec une cravate comme seul cache-sexe...). Dans les hebdomadaires, à la rubrique « petites annonces », on voit de plus en plus de « jeunes hommes seuls » cherchant à rencontrer des « messieurs seuls », ou vice-versa. Mais l'Italie n'en est pas encore venue à construire (comme cela se fait en Angleterre, à Egham, (Surrey) un « hôtel pour messieurs seuls » dont l'entrée soit rigoureusement interdite aux femmes !

Sans aller jusqu'à damer le pion aux Suédois, champions du monde toutes catégories dans le domaine du libéralisme sexuel, notons cependant ce contraste amusant : au moment où un évêque de Stockholm s'indigne de l'immoralité des bains de vapeur (!), ceux-ci se multiplient en Italie, avec les instituts de beauté pour hommes.

C'est évidemment le clergé qui suit le mouvement avec le plus de réticence ; mais il faut noter comme une nouveauté importante la traduction italienne du « Dossier du catéchisme hollandais » (éd. Mondadori), dont on connaît les positions extrêmement tolérantes en matière d'homosexualité.

*L'Espresso* constitue une source d'informations de premier ordre sur tout ce qui se passe dans le monde à ce point de vue.

En U.R.S.S., d'après cet hebdomadaire, les jardins du Bolshoï, à Moscou, seraient pleins de jeunes gens qui vivraient de leurs charmes et que la police tenterait vainement d'en déloger.

En Angleterre, on joue la pièce *Hair* qui est une apologie de l'amour libre sous toutes ses formes. « Sodomie et liberté », dit une réplique. Et l'hebdomadaire italien *ABC* d'en citer à ses lecteurs les passages les plus... précis !

La situation est moins gaie en Grèce, où — toujours selon *L'Espresso* — la police rase la tête des garçons pris en flagrant délit et jette en prison l'auteur d'un article sur l'homosexualité dans la Grèce antique, paru dans la revue *Ikonos*. L'affaire s'est néanmoins bien terminée, car à l'audience l'auteur a prouvé qu'il s'était borné à reproduire l'article « Grèce antique » de l'Encyclopédie Nationale Grecque... lequel article avait pour auteur le propre ministre de l'Education nationale de l'actuel gouvernement...

L'espresso a récemment consacré un long article à un livre de William Manchester, *The Arms of the Krupp*, paru aux Etats-Unis. On y trouve un intéressant passage concernant les fameux scandales homosexuels du temps de Guillaume II, que Roger Peyrefitte a évoqués avec tant de talent dans *L'Exilé de Capri*. « ... La police était en possession de rapports détaillés et de photos compromettantes prises dans un club d'homosexuels organisé dans une grotte de Capri et financé par Krupp : « l'Ermitage de Frère Félix ». ... Depuis longtemps le propriétaire de l'hôtel berlinois Bristol s'était aperçu que les voyages du célèbre industriel à Capri n'étaient pas dictés seulement par son amour de la pêche sous-marine. Un jour, Krupp l'avait informé qu'il lui enverrait de temps à autre de jeunes Italiens en lui demandant de les engager comme serveurs ou valets de chambre, à condition que lui, Krupp, les aurait à sa disposition quand il se trouverait à Berlin... La pédérastie n'était pas rare parmi les membres de l'élite allemande à l'époque de Bismark. L'ami le plus intime de l'Empereur Guillaume II était au mieux avec le Commandant militaire de Berlin, Cuno von Moltke; le roi de Bavière couchait avec son cocher, celui de Wurtemberg avec un mécanicien, l'archiduc Louis-Victor, frère de l'Empereur François-Joseph, avec un masseur surnommé Luzi-Wuzi. La police connaissait des rencontres auxquelles participaient trois aides de camp du Kaiser, le Chambellan de la Cour et de nombreux officiers de la Garde. Un jour, à une fête donnée en présence de l'Empereur chez le prince Egon de Furstemberg, le Chef du Cabinet militaire apparut en costume de ballerine rose et exécuta des entrechats avant de s'écrouler, victime d'une crise cardiaque.

« Le scandale éclata le 15 novembre 1902 quand le journal social-démocrate *Vorwärts* révéla que Krupp avait été arrêté en flagrant délit avec des mineurs à Capri. L'Empereur, pour éviter que des documents compromettants ne soient publiés, était prêt à faire saisir le journal et à faire arrêter son directeur, mais Krupp préféra se suicider pour échapper aux suites de l'affaire » (1).

Pour terminer cette Chronique, nous citerons une lettre d'un homophile victime de la psychanalyse, au journal *Panorama* : « La psychanalyse ne guérit nullement l'homosexualité. Elle se borne à étourdir le cerveau, à instiller en lui un certain hypnotisme qui fait réagir comme un automate... A mon avis, c'est une perte de temps et d'argent, car l'homosexualité n'est pas une maladie mais une condition sur laquelle le psychanalyste n'a aucune action ».

Ce n'est peut-être pas là une propagande pour la psychanalyse, mais il valait la peine, nous semble-t-il, de citer ce témoignage de quelqu'un qui sait de quoi il parle...

MAURIZIO BELLOTTI.

(1) Les Arcadiens de la première heure se rappellent peut-être l'étude de Marc Daniel, *Le douzième homme*, consacrée au scandale Eulenburg (*Arcadie*, n°s 12-13-14, déc. 1954-février 1955).

VOTRE POSTICHEUR... VOTRE COIFFEUR

HOMMES ET DAMES

**Coiffure DUCHANGE**

29, boulevard Rochechouart, Paris-IX°

Téléphone : 878-88-14

*A tout âge ayez le volume de coiffure désiré  
grâce aux cheveux adaptés*

# L'AMOUR TURC A ALGER, D'APRÈS SES DÉTRACTEURS CHRÉTIENS (\*)

par B. DURANT.

A tout seigneur, tout honneur. C'est à un Turc qu'il a les plus fortes chances d'appartenir.

On sait comment les Barberousse, Aroudj et Kheir-ed-Dine, ont créé la Régence d'Alger. Ces renégats, corsaires aux affaires prospères, se sont rapidement transformés en conquérants, en fondateurs d'un véritable empire nord-africain, quand, pour résister à l'Espagne, qui espérait prendre pied dans cette région, ils eurent l'idée de faire appel aux troupes du Grand-Turc, et de transformer ainsi leur combat personnel en une lutte du Croissant contre la Croix. Les soldats envoyés par Soliman le Magnifique, pour des raisons que nous exposerons plus loin, et formaient « l'Odjac », la milice d'Alger, n'étaient guère que deux ou trois mille. Ils ne furent jamais plus de cinq mille. En outre, les hasards de la guerre, la mortalité naturelle, risquaient bientôt de décimer les mainteneurs de l'hégémonie turque sur cet état fondé par des forbans :

« Les Algériens, écrit Shaw, envoient tous les quatre ou cinq ans quelques vaisseaux armateurs au Levant pour chercher les recrues nécessaires pour leur armée; ces recrues consistent ordinairement en bandits, en bergers, ou en toute sorte de gens de la lie du peuple... Cependant, ces mêmes recrues, dès qu'ils (*sic*) se voient vêtus et armés, et qu'ils ont un peu goûté la vie militaire, commencent à se donner de grands airs et prétendent qu'on les traite d'Effendi, ou de Votre Grandeur. Ils regardent en même temps les citoyens les plus considérables comme leurs

(\*) Voir *Arcadie*, n°s 179 et 180.

## L'AMOUR TURC

esclaves et les Consuls des nations étrangères comme leurs valets de pied. »

Au physique, ces soldats turcs, de l'aveu de l'un, sont : « remarquables par la force de leurs corps et la beauté de leurs formes », et, pour l'autre : « Les Turcs que j'ai vus dans la Régence d'Alger étaient de beaux hommes, presque tous parfaitement constitués; ils avaient le regard sévère, les traits du visage fortement prononcés et la peau aussi blanche que les Européens. » Haëdo trouve « tous ces Turcs... très velus, pesants et communs; il reconnaît cependant que beaucoup sont bien découplés, robustes de corps. »

Des bandits, soit; mais de beaux bandits. Les maîtres d'Alger et de la Régence auraient plu à Jean Genêt. Au moral, du reste, « des hommes simples, prudents, sensés, reconnaît Schaler, ayant tous les vices et toutes les vertus d'un peuple à demi-sauvage. En général, on peut compter sur leur parole ». Haëdo, qui leur attribue les sept vices qui font commettre les sept péchés capitaux, les décrit pourtant « hommes d'action et braves », mais avec « tous les vices que l'instinct charnel inspire », et ne faisant cas que de la crapule et de la luxure. Souvent, des colères d'enfants, mais que l'on apaise (note Venture de Paradis quant à lui), comme chez les enfants, « avec des bonbons ».

Tout le monde s'accorde à louer leur loyauté; ils n'admirent rien tant que le courage physique et la force et ne méprisent rien tant que le mensonge et la lâcheté.

Ils se savent, dans un pays étranger et disparate, une infime minorité. Alors, ils règnent par la terreur :

« Le plus misérable Turc, note Peyssonnel au XVIII<sup>e</sup> siècle, fait trembler les Arabes les plus riches et les plus puissants », et Shaler, au XIX<sup>e</sup> : « Partout un Turc a la présence sur un naturel. »

Sur des populations pour ainsi dire fémininement soumises, ils donnent l'impression de régner en mâles; c'est encore Shaler qui l'observe : « Le caractère mâle des Turcs, et la forte constitution de leur gouvernement, ont eu un effet favorable sur le caractère vain et frivole des Maures. »

Ces rapports de tempérament, qui seuls suffiraient à encourager une certaine sorte d'homosexualité, la situation et les lois des Turcs, viennent encore en renforcer les effets :

« Il n'y a point de femmes turques dans le Royaume d'Alger, rapporte Laugier de Tassy. Elles ont en abomination les Turcs qui y dominent... Tous les Turcs qui y

passent pour s'enrôler dans l'Odjac sont des misérables ou des proscrits. »

Voici donc une troupe de beaux bandits, une société de célibataires (4), sans femmes autres que les indigènes, dont ils se servent, certes, car ils aiment les femmes à la frénésie, mais qu'ils méprisent et dont ils doivent se défier. Leurs lois, en effet, sont formelles. S'il veut monter dans la hiérarchie, le jeune soldat turc — le joldach — sait qu'il ne peut pas, pratiquement, se marier. Célibataire, le Gouvernement fournit à sa nourriture et à son équipement. Mais telle est la méfiance des Turcs pour les autochtones, et telle, leur volonté d'annexer le pouvoir pour eux seuls, que, marié, le soldat doit désormais subvenir à ses besoins; l'Etat n'y pourvoit plus; or sa modeste paie n'y suffit point. Le mariage équivaut donc pour lui le plus souvent à un abandon de l'armée. Tout joldach peut espérer être élu Dey. Mais pour le devenir, il faut ou bien être veuf ou célibataire, ou bien marié à d'introuvables femmes turques. La femme indigène est un obstacle à l'ambition que peut nourrir tout soldat turc. Aussi bien, celui qui se marie le fait avec une mauresque riche, ou lorsqu'il est assez âgé pour avoir mis de l'argent de côté et pour « se ranger ». Ajoutons qu'un officier n'a le droit d'aller coucher avec son épouse que le mardi et le jeudi soir. Le Dey, lui-même, ne peut consacrer de temps à sa famille qu'un jour par semaine!

Pour devenir officier dans cette armée, point n'est besoin de savoir lire ou écrire, excepté pour certains rares emplois; il suffit, remarque Venture de Paradis, de montrer : « une belle figure, un corps fort et robuste et une conduite honnête » (l'Honnêteté n'ayant rien à voir avec la chasteté ou la tempérance). Une fois de plus, c'est à Genêt que l'on pense irrésistiblement, à la hiérarchie sociale, qu'établirait, selon lui, la beauté jointe à la force : Au sommet, le plus beau — qui est aussi le plus fort — et peut-être bien le plus méchant, en tout cas le plus audacieux (O Kheïr — ed — Dine!), à la base, la foule servile des laids et des faiblaris. Moyennant quoi, l'on vit sur le trône d'Alger, des Pachas ou des Deys analphabètes. Et Venture de Paradis de conclure :

« La politique qui oblige un Turc qui a de l'ambition

(4) Pierre Boyer : « La vie quotidienne à Alger au moment de la conquête française ». Hachette.

de ne point se marier ni de courir de femmes, amène nécessairement le goût du garçon. C'est un vice à la mode dans Alger, et il y a bien peu de jeunes enfants, maures et juifs, qui ne se prêtent à cette infamie. »

Le Dey, entre les mains duquel risque fort de tomber notre jeune captif, car il a le droit de prélever 1/8 sur chaque prise corsaire, est donc l'héritier d'un grand homme de bandit. Il est élu par l'assemblée des joldachs. Et Beylerbey, ou Pacha, ou Agha, ou enfin Dey, les souverains de la Régence, quel que fût au cours des siècles le titre qu'ils portaient, ont toujours été à peu près indépendants de la Sublime Porte, à laquelle ils ne reconnaissent qu'une assez théorique suzeraineté religieuse, et seulement pour les besoins du recrutement en janissaires (5).

Ils lui envoient, comme présents, écrit Dapper : « quelques cadeaux de peu de valeur et quelques jeunes garçons ». Comme on connaît ses Saints, on les honore...

Et le Dey reste le maître absolu après Dieu. Mais : « celui qui est élu, indique Shaler, ne peut ni refuser ni résigner l'honneur de gouverner Alger; pour lui, il n'est que deux places : le trône ou le tombeau... ». Selon la formule célèbre, il s'agit là d'une tyrannie tempérée par l'assassinat. Une république de bandits, où seules, comptent la force, physique et du caractère, et la beauté.

Il était nécessaire de nous attarder un peu sur ces Turcs, car l'amour turc, c'est eux qui le pratiquent. Et nous pouvons mieux imaginer, maintenant, de quelle manière! Nous passerons plus vite sur les populations sur lesquelles ils règnent.

Notre triste héros peut, en effet, être acheté aussi par un Maure; pour plus de commodité, je désignerai sous ce terme — à la fois les Arabes descendants de familles très anciennement fixées à Alger, les Bildi — ou Baldis, les Tagarins et Andalous déjà rencontrés, et les Arabes nomades qui viennent parfois mendier à Alger. Les Maures, convient Haëdo, « sont assez bien faits ». Au témoignage des uns et des autres, c'est une belle race. L'un, parle de « leurs traits pleins d'expression », de « la beauté extraordinaire de leurs enfants »; un autre s'indigne de leur sensualité extraordinaire aussi, et, bien sûr, de leur passion pour les garçons. Mais quant à leur position sociale, un troisième fait remarquer que :

(5) Voir : Pierre Boyer, *op. cit.*

« Le Maure n'est qu'esclave... Baba Ali, lorsqu'il était agha, s'amusait à essayer son fusil sur le premier Maure qui passait. L'agha aujourd'hui en place, lorsqu'il les rencontrait, leur faisait écraser la tête entre deux pierres! »

« Par fantaisie », est-il dit. C'est de là que vient l'expression : « traiter quelqu'un de Turc à Maure », que Sade emploie, lui, dans un sens que la décence interdit de rapporter.

Si le jeune homme au destin duquel nous nous intéressons est Espagnol ou Portugais, et si c'est entre les mains d'un tagarin qu'il tombe, mieux vaut pour lui ignorer le plus longtemps possible sa situation. Il risque fort, en effet, de servir à l'assouvissement de deux soifs à la fois : la lubricité et la vengeance; ce qui est proprement la définition du sadisme.

On voit, en effet, par les deux exemples qui précèdent, que la Régence d'Alger était un état sadique avant la lettre. Il n'est que de lire *Juliette ou la prospérité du vice* pour s'en rendre compte.

Les Turcs considèrent les Maures comme leurs esclaves et les Maures estiment que les autres populations sont leurs esclaves : Une hiérarchie sociale fondée sur la race, renforcée par la religion, et bouleversée par la beauté.

Issus de l'union des Turcs avec des Mauresques : les Couloughlis. Si le captif est acheté par une personne de cette catégorie-là, souvent fort riche parce qu'elle a hérité de sa mère, il ne sera probablement pas très malheureux :

« Ce sont de beaux hommes, aux traits réguliers, à l'œil bien fendu, à la peau blanche et lisse, aux muscles très prononcés » rapporte-t-on.

Décidément, à lire tous ces voyageurs chrétiens si fort hostiles à l'homosexualité, il semble qu'il n'y ait eu, dans ce pays, que de beaux hommes! Dès lors, le dégoût qu'ils proclament finit par paraître suspect; il finit par paraître un manque de goût.

Quoique fils ou descendants de Turcs, parce que fils de Turcs, plutôt, les Couloughlis ne jouissent d'aucun droit politique. La méfiance extrême des Turcs, qui veulent, à toute force, garder intact leur pouvoir, leur barre l'accès à tout grade supérieur, dans l'Armée comme dans l'Administration. Comme ils sont parfois très riches, ils ne savent pas à quoi employer leurs jours et leur fortune : « ils res-

sent volontiers toute la journée plongés dans la plus grande oisiveté ».

« Les jeunes gens s'efforcent de prendre dans les promenades des poses tout-à-fait élégantes, pour faire ressortir la beauté de leur taille. »

Dans cette société brutale, instinctive, impulsive, c'est l'apparition du Narcisse, l'être par excellence inutile, le parasite — mais beau. C'est l'éclatant symbole de la stérilité, du caractère éphémère de la puissance turque. Ils n'ont pas su transmettre leur pouvoir à leurs propres descendants.

Il y a bien une autre catégorie sociale, à Alger, et qui traitera plus humainement que tout autre le jeune esclave, s'il est acheté par un de ses représentants. Il s'agit des Juifs. Mais, écrit Haëdo :

« Ces gens-là sont tenus par les musulmans en un tel état d'abjection qu'un enfant maure rencontrant un Juif, si considérable qu'il soit, lui fera ôter son bonnet, déchausser ses sandales, et avec celles-ci, lui donnera mille soufflets sur le visage, sans que le Juif ose se défendre ou remuer, n'ayant d'autre ressource que de s'enfuir dès qu'il le peut. »

« Les Juifs, confirme Shaler, ont à souffrir d'une affreuse oppression. Il leur est défendu d'opposer de la résistance quand ils sont maltraités par un musulman, *n'importe* la nature de la violence » (6).

Quel peut donc être le sort de l'esclave d'un Juif? Misérable.

Notre infortuné jeune homme peut être acheté, enfin, par un renégat. L'éventualité est très plausible, car les renégats constituent la catégorie d'habitants qui fait vivre la ville, qui a le plus de ressources. Si, en effet, l'Odjac, la milice turque détient la puissance militaire et, le plus souvent, politique, eux, ils ont la puissance économique. Les « Raïs », armateurs ou corsaires, parfois les deux, organisés en une corporation, la « Taïffa », avec leur clientèle d'ouvriers, de négociants, d'artisans, leurs fournisseurs indigènes de produits alimentaires, leurs fournisseurs étrangers (européens) de matières premières, avec le réseau de leurs alliés dans la population, ont été parfois assez influents

(6) C'est nous qui soulignons.

pour disputer la première place aux Turcs eux-mêmes, à Alger, quoi qu'en eût la Sublime Porte (7).

Il est ainsi arrivé que plus d'un ancien mignon de Joldach devint Pacha ou Dey de la Régence.

Ces « Turcs de profession », selon la très forte expression d'Haëdo, « ont, à en croire Laugier de Tassy, les mêmes privilèges que les Turcs, et sont réputés tels. Dès qu'ils ont embrassé la religion mahométane, ils sont reçus à la paye et peuvent parvenir à toutes les dignités, même au Deylik, pourvu que les uns et les autres n'épousent pas de femmes arabes ou maures ».

Tous les renégats, cela va de soi, ne sont pas corsaires. Il y en eut à Alger, jusqu'à 40 000 ! En 1625, on pouvait y trouver des Irlandais, des Hollandais, des Anglais, des Ecossais, des Danois, des Hongrois, des Slaves, des Ethiopiens, voire des Indiens d'Amérique (8) ! Des Japonais, des Chinois, sans compter les Italiens, les Grecs et les Corses :

« Le motif, révèle Haëdo, qui, à la grande perte de leurs âmes, les pousse à abandonner le vrai sentier de Dieu est chez les uns la lâcheté qui les fait reculer devant les travaux de l'esclavage, chez les autres le goût d'une vie libre, et chez tous, le vice de la chair, si fort pratiqué chez les Turcs. Chez plusieurs, la honteuse pédérastie est inculquée dès l'enfance par leurs maîtres, dérèglement auquel ils prennent bientôt goût. Ils sont, de plus, encouragés dans ce vice par les cadeaux que leur font les Turcs, qui se montrent plus généreux, envers eux, qu'envers leurs femmes. »

Ainsi, on a l'impression qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, tout ce qui a le goût du vol, du dol et du viol ; mais aussi tout ce qui, dans l'Europe de l'Inquisition, est étouffé par la malédiction paulinienne contre l'amour ; tout ce qui reste d'hommes libres, passionnés, d'hommes qui ne sont pas taillés en confection, vient respirer à Alger, ou alors, qu'ils entrent, lorsqu'ils le peuvent, dans les ordres de moines-soldats chargés de combattre les Turcs : ce qui revient au même.

Car beaucoup de renégats ont librement apostasié ; car des prêtres, même, ont apostasié ; et Haëdo, décidément la meilleure et la plus sûre de nos sources, ne se contredit qu'en apparence lorsqu'ayant traité Alger « d'enfer sur la

(7) Voir Montlaü : « Les Etats Barbaresques ». Coll. Que sais-je ?

(8) *Ibidem*.

terre », il reconnaît que le plus grand danger, pour un chrétien, c'est de se complaire à y vivre.

Bref, Turcs et renégats : des bandits affrontés à des aventuriers, régnant par la terreur, l'astuce et la cruauté sur les autochtones et les esclaves ; une société essentiellement mâle, singulièrement brutale, sans vraie culture parce que sans femmes, je veux dire sans vraies femmes. (N'est-il pas significatif que la seule dont l'Histoire ait retenu le nom, en trois siècles, c'est parce qu'elle était encore plus cruelle que son époux le Pacha?)

Une société, enfin, et ce n'est pas le moins important, sans distractions. La plupart des jeux, en effet, les jeux de hasard, sont défendus aux Croyants. Au contraire de celui qui pèse sur le vin, c'est là un interdit qui semble assez généralement respecté. Et

« On conçoit combien doivent être limités les amusements d'un peuple privé d'arts et de littérature », écrit Shaler, qui ajoute que ces hommes ne savent trop comment « interrompre ou alléger... la triste monotonie de leur existence ». On ne peut accueillir cette assertion sans la discuter un peu. Car les belles maisons d'agrément, les « folies », en quelque sorte, des riches raïs et de certains Turcs et Couloughlis dans les environs d'Alger s'inscrivent en faux contre elle, ainsi que certains palais dans la capitale elle-même. Il est vrai que, pour les agréments, Turcs et Renégats n'ont pas fait appel à l'art autochtone, à peu près inexistant, mais à un art importé. S'il n'y avait pas d'arts dignes de ce nom à Alger, au moins s'y établit-il, dans certaines classes de la population, un art de vivre, qui combinait le fruste et le raffiné, le rude et le délicieux. (Cela aurait offensé notre goût, mais sûrement pas celui de Shakespeare, pensons-y.)

Quand on a du sang dans les veines, le soleil d'Alger sur la tête, que les rapports entre individus sont de relations de maître à esclave, ou d'étrangers hostiles *a priori*, et qu'on s'y ennuie par-dessus le marché, il ne peut y avoir que deux issues : la cruauté et la luxure ; que deux aventures : la Course et le viol. Voilà, nous semble-t-il, la raison la plus profonde de l'étonnant épanouissement de la piraterie et de l'homosexualité pendant près de trois siècles, voilà leur lien.

Pour garantir l'ordre et la décence, il existait bien des lois, mais qui les avait établies ? Une soldatesque effrénée, qui les transgressait d'autant plus aisément qu'elle avait

eu le courage d'y échapper dans les pays de vieille (et relative) civilisation d'où elle venait, et qu'elle ne les avait édictées, dans celui-ci, qu'à dessein de maintenir les populations indigènes dans l'obéissance. Les lois étaient pour les esclaves.

La justice turque est expéditive et spectaculaire, sadique elle aussi, bien sûr. La moindre peine étant l'amende ou la confiscation, les autres sont toutes physiques : la bastonnade sur les fesses, la plante des pieds ou même le bas-ventre, le pal, le feu, la pendaison, les ganches ou l'étranglement, selon les origines du coupable, et non suivant la faute commise.

Mais, et c'est le point principal, ce qui est crime aux yeux de l'europpéen ne l'est pas au regard de cette justice turque à Alger. Aux dires d'Haëdo, d'Aranda et de presque tous les autres : « le péché abominable n'est point puni » (excepté lorsque c'est un maître d'école qu'on soupçonne de s'y adonner avec ses élèves).

« Quoique la loi de Mahomet permette de prendre autant de femmes qu'on peut en nourrir, remarque Dapper, cependant, les Algériens se contentent de deux ou trois. Le mal est qu'ils s'adonnent à un péché beaucoup plus grand que la polygamie. »

C'est parmi ces gens, aux yeux desquels il constitue toujours une proie, c'est dans une telle société, sur laquelle j'ai cru nécessaire d'un peu insister, que notre jeune captif va devoir vivre et trouver sa place, se « débrouiller ».

(à suivre)

B. DURANT.

---

## RELIURES

*Une reliure par année*

— 15 F (port compris) —

— en vente immédiate —

1968-1969

## LE MANUSCRIT DE MISSOLONGHI

de FRÉDÉRIC PROKOSCH.

La postérité des *Mémoires d'Hadrien* est nombreuse. Comme de juste, le pire y côtoie le meilleur, avec une forte majorité de médiocre. De tous les pays, de toutes les époques, les morts illustres éprouvent aujourd'hui le besoin de prendre la plume entre leurs doigts de squelettes pour écrire leurs mémoires posthumes, en choisissant pour interprètes des écrivains plus ou moins célèbres et inspirés. Les uns le font avec humour, d'autres avec gravité. Le seul mélange qui nous avait été épargné jusqu'à ce jour était celui du pédantisme et de la vulgarité. Cette lacune est désormais comblée grâce à Lord Byron et à son « pseudographe » Frédéric Prokosch (1).

Byron, étonnante figure romantique, avait certes de quoi inspirer l'un de ces fabricants de mémoires supposés. La fiction était d'autant plus séduisante que, justement, Byron écrivit des *Mémoires* que son éditeur brûla après sa mort, les jugeant par trop immoraux. Rien de plus tentant, donc, que de suppléer à cette malencontreuse destruction... et de feindre d'avoir retrouvé chez un vieil habitant de Missolonghi (village grec où mourut Byron) un manuscrit rédigé par l'illustre poète au cours de sa dernière maladie, en 1824.

Cette affabulation en vaut bien d'autres. Byron, qui fut de son vivant un personnage fort scandaleux, et qui eut de nombreuses liaisons homosexuelles (il fut même, dit-on, contraint au divorce par sa femme qui l'accusait de pratiques « turques »), aurait pu, sans doute, écrire sans scrupules les opinions fort libres que lui prête M. Prokosch.

Mais, à coup sûr, s'il avait écrit ses mémoires « intimes », il l'aurait fait avec esprit et avec brio, deux qualités totalement absentes du livre mis sous son nom.

Le langage employé par M. Prokosch est presque continuellement anachronique. On ne lui demandait pas de pasticher le style de Byron (au fait, pourquoi pas ?), mais faire parler un homme de 1824 de « spermatozoïdes », de « gonocoques » et d'« homosexualité », c'est vraiment pousser l'in vraisemblance trop loin. Lui faire admirer l'art baroque, et écouter avec délices du Vivaldi, c'est prêter purement et simplement à un homme du début du XIX<sup>e</sup> siècle les goûts d'un

(1) Frédéric Prokosch, *Le Manuscrit de Missolonghi*. Paris, éd. Stock, in-8°, 319 p. Prix : 22 F.

homme du milieu du XX<sup>e</sup>: faute impardonnable dans ce genre littéraire que sont les « mémoires apocryphes ».

En réalité, M. Prokosch (qui est Américain, et Américain d'aujourd'hui, jusqu'au bout des ongles) ne réussit pas un seul instant à adopter le ton et la façon de penser d'un Anglais de l'époque romantique. Il le fait s'exprimer, sans aucun scrupule, exactement comme s'exprimerait M. Prokosch lui-même. Qui plus est, il lui suppose des pensées et des préoccupations qui sont typiquement de notre temps.

Parmi elles, l'homosexualité tient une place de choix. Le Byron imaginé par M. Prokosch est vraiment obsédé par le sexe. A toutes les pages ou presque, il parle de son « pénis » (ou de sa « verge », ou d'un terme plus cru), de ses « testicules », ou de ceux de ses compagnons; il donne des détails sur les bains de vapeur turcs, sur les positions adoptées au cours de ses innombrables « parties de jambes en l'air » (sic: p. 203). Le malheur est que tout cela est entremêlé de réflexions pseudo-philosophiques fort ennuyeuses, et marqué en contrepoint d'une véritable obsession scatologique (les allusions aux pets, à l'urine et... au reste abondent dans ce livre. Je ne connais pas suffisamment l'œuvre de Byron pour savoir si cette obsession existait réellement chez lui; mais le moins que j'en puisse dire est que je la trouve souverainement déplaisante).

Il y a, de-ci de-là, d'assez heureuses notations à glaner pour nous, lecteurs Arcadiens, même si elles sont assez peu vraisemblables situées en 1824: « Il y a dans l'amour pédérastique une qualité crépusculaire; mais se gorger de crépuscule conduit un jour ou l'autre aux illusions. » Ou encore: « La passion pour les adolescents n'est pas mauvaise en soi, car rien n'est mauvais en soi, mais cette quête de la beauté aboutit inévitablement à sa propre défaite, et la pédophilie n'a plus, comme Narcisse, que son propre visage blême à contempler. »

Il y a aussi quelques anecdotes scabreuses — celle du marquis français dans le bain turc, celle du travesti impudique sur le quai de Venise, celle de Mavrocordato et du jeune berger endormi —, les plus grossières concernant d'ailleurs des épisodes hétérosexuels.

Mais tout cela ne fait pas, hélas, de nouveaux **Mémoires d'Hadrien**! Trop de pages de futilités, de vulgarités, de conversations prétentieuses et insipides, de digressions pédantes, contrastent avec l'éclat dense et dur du chef-d'œuvre de Marguerite Yourcenar.

Le **Manuscrit de Missolonghi** n'est pas — loin de là — une lecture indifférente. Peut-être même, en sa version originale, offre-t-il des qualités littéraires que la traduction française, plus que médiocre, ne permet guère de soupçonner. Mais tout cela est certes très loin de l'œuvre « fascinante » annoncée par l'éditeur sur le revers de la jaquette du livre. Comme le dit l'auteur (p. 220): « Nous passons notre temps à attendre quelque chose de spectaculaire... mais il n'arrive rien du tout. »

MARC DANIEL.

## LES PAGODES

de PIERRE BLANCHE.

Les **Pagodes** sont un livre comme on les aime aujourd'hui. On y trouve un mélange détonnant de fausse mystique et de vraie (homo)sexualité, pratiqué par un jeune obsédé qui confond Dieu avec l'Homme, le tout sur le fond d'un univers assez artificiel: les grandes villes d'Asie ou d'Amérique, royaume de banques ou de buildings pour touriste de luxe, entre deux escales. Ce sont, d'après Pierre Blanche (l'auteur), « les métropoles du matérialisme et de l'erreur manichéenne... Architecture de matériaux qui pourrait se situer n'importe où. » Et pourtant, ici, nous sommes en Asie, hôtel Indonésia, à Djakarta. Qui l'eût cru? Qu'est devenu le temps où le poète Apollinaire s'écriait: « Les villes que j'ai vues vivaient comme des folles! » Par petites touches, Pierre Blanche brosse un tableau satirique, haut en couleurs, d'un univers où se frôlent, l'extrême misère des uns et l'opulence des autres. Ici commence le royaume des Américains. Tout y est détruit, sournoisement corrodé. La langue même des conquérants n'est pas respectée: leur « anglais », assure l'auteur, vaut le français qu'on parle ici. C'est tout dire!

Debout, pieds nus, sur la chaussée, un jeune homme à l'œil bleu contemple le désolant spectacle d'un monde bouleversé de fond en comble: Etienne Berlize, d'origine française, qui a choisi de mener la vie des hipsters (contrairement à ce qu'une prononciation française pourrait faire croire, un hipster n'est pas un oiseau exotique, mais l'ancêtre — pas trop vieux — des hippis qui tapissent à Paris le boulevard Saint-Germain!). Etienne a découvert son homosexualité au collège, comme l'auteur, dans un bref retour en arrière nous l'apprendra. En fait, qui est-il? Qu'aime-t-il au juste? Tout cela, nous l'apprendrons après avoir eu la patience de franchir le cap des quarante-huit premières pages! (Il est vrai que le prière d'insérer suggère bien des choses à son sujet: un hippie, pensez donc! On songe aussitôt à la drogue sur fond de nescafé brûlant, le tout complété par quelques « parties »...hétérosexuelles.) Mais après...

A quinze ans, Etienne, fils de bons bourgeois de Passy, s'éveille à la volupté devant des « jeunes affamés »... aux cheveux longs. Rêveur, il admire la robuste beauté de gitans en liesse dans les campagnes. Et, un jour, ce qui devait arriver: l'adolescent connaît

(1) Flammarion. 234 p. Prix: 16 F.

un homme (« l'ivresse et la fatigue — ô le joli prétexte — le jetèrent dans les bras durs et larges d'un bûcheron... Etienne se faisait existe éhontément »). Tout le livre retrace, à partir de là, l'évolution existentielle d'Etienne Berlize de la rue de Passy à certaines pagodes... ou plutôt à certaines chapelles que je n'ose qualifier de saintes, avant le départ du jeune homme pour les Etats-Unis. L'homosexualité d'Etienne, en fait, ponctue une expérience de libération humaine. Pierre Blanche a l'art de tout évoquer en quelques lignes, il a l'image qui fait rêver, le trait rapide, le mot qui porte. Certains d'entre nous ne se feront pas prier, pour être entraîné par l'auteur, avec son héros dans certains lieux, disparus aujourd'hui, mais que le souvenir a peut-être agrandi aux proportions d'un gigantesque théâtre d'ombres : « ainsi, la vieille Gare Montparnasse, avec sa « petite Babylone » de corridors assez parfaitement obscurs à qui venait du dehors, où le regard discernait peu à peu, plaques au mur, vers les sept heures du soir, des hommes... » (suite p. 76 !). Etienne fréquente aussi certains établissements de bains; il « fait les Halles », la chaussée de la Muette, et j'en passe.

Pourtant l'auteur tient à préciser que l'homosexualité, pour son héros, est plus qu'une source de plaisirs, le moyen de satisfaire un érotisme exigeant. Bien Américain, avant même de gagner Greenwich Village, le jeune Etienne aspire à un amour charnel si profond qu'il s'y abîme, comme le mystique dans son Dieu. Jouhandeau et Genêt ont dû faire la leçon à Pierre Blanche. Cette passion des corps se convertit en Passion ! Heureusement, Pierre Blanche, en romancier, se contente d'évoquer ces choses; il ne nous offre pas une dissertation métaphysique sur l'obsession du sexe.

Ce faisant, il suggère beaucoup mieux la relation subtile qui existe entre la petite mort et la grande, l'érotisme et la mystique, le désir et la tendresse, le désespoir et une immense espérance, que s'il eût rédigé sur le sérieux, comme Georges Bataille. Son livre recèle d'ailleurs beaucoup de fraîcheur et de grâce, éparses çà et là. Ainsi lorsqu'il évoque le souvenir de petits hommes, oubliés dans quelque lointaine pagode, enveloppe-t-il son désir d'une tendresse fraternelle (ou plus exactement, le désir du jeune homme s'exacerbe au point de se convertir en folle douceur, en amour généreux) : « Sur ton bras, petit moine, je passerai ma langue à petits coups légers... et tu pourras entendre battre mon cœur plus vite que le tien... Dans le même battement de mes tempes, je t'aimerai assez pour refuser de manger, et que tu aies double ration de riz. » (Je rappelle, pour ceux qui l'auraient oublié, que les pagodes, en Asie, sont des oasis de bonheur pour les homosexuels, les bouddhistes considérant que l'homophilie ne tire pas à conséquence, y voient une exutoire normal, pour les moines bien constitués, un facteur d'équilibre nécessaire à une vie religieuse.)

Etienne visitera bien d'autres pagodes au cours de ses pérégrinations dans le monde; on le rencontre au Siam, à Hong-Kong, à Macao, entre une aventure et une pipe d'opium, toujours en chemin, que cherche-t-il ce petit-fils de Nathanaël, sinon à devenir lui aussi « le

plus irremplaçable des êtres » ? Et quel que soit le chemin, tous conduisent à une ville sainte, où le rêve se confond avec la réalité, où la personnalité éclate dans une lumière d'Apocalypse.

Mais tout cela est-il bien vrai ? On peut se le demander, en effet. Car cette quête à travers le monde, cette soif de plaisirs et d'expériences limites, ne dissimule-t-elle pas, au fond, une fuite devant sa propre réalité ? Etienne rêve d'aimer, peut-être plus qu'il ne réalise cette aspiration. Et s'il appartenait à cette longue théorie d'égoïstes qui ont l'ingéniosité de faire passer leur gourmandise des sensations fortes et des sentiments humanitaires pour un besoin désintéressé d'absolu et de fraternité. Il n'en reste pas moins que l'on fera la tournée de ces pagodes, saints lieux et chapelles fort peu saintes, avec un plaisir certain. Pierre Blanche, au passage, fait des réflexions très sévères (et ô combien justes) sur les formes abjectes que prend la répression des homosexuels dans certains pays, ce qui mérite qu'on l'en remercie. Car il ne dissimule pas l'écoeurement que lui inspirent ces procédés de police, hérités d'une morale médiévale, utilisés aujourd'hui pour camoufler le vrai scandale : l'exploitation à outrance des faibles par les privilégiés, avec la complicité tacite des peuples, eux-mêmes asservis et domestiqués sur presque toute la terre, comme on n'avait jamais pu le voir auparavant.

ANDRÉ CLAIR.

---

## LA BAMBOLONA

d'ALBA de CESPEDES.

Alba de Cespedès (1), dont ce livre est le septième ouvrage traduit dans notre langue, s'est fait une spécialité de la peinture sans complaisance de la société italienne. Son héros est un avocat romain, Giulio, proche de la quarantaine et fort bien nanti qui s'entiche au hasard d'une rencontre d'une fille de la petite bourgeoisie calabraise, Ivana. Fille de dix-sept ans un peu grasse, un peu vulgaire mais qui tranche sur l'élégance de ses maîtresses habituelles.

L'attirance n'est pas réciproque, tant s'en faut et nous verrons la Bambolona, la grosse poupée, rester sourde aux diverses séductions de son soupirant.

Giulio sera ainsi conduit aux fiançailles, puis au seuil d'un mariage singulier et sans doute malheureux; c'est bien à son corps défendant

(1) Le Seuil. Prix : 18 F.

qu'il échappe au piège suprême en y laissant pas mal de plumes.

Qui dira les dangers de ce besoin de dépaysement social que connaît Giulio ? Ce n'est pas à vous, chers Arcadiens, dont les amours sont souvent suburbaines, ancillaires, voire exotiques qu'on pourra faire dans ce domaine des révélations.

Toujours est-il qu'avec un thème voisin d'un conte de Boccace, ou sous une autre optique qui pourrait devenir un noir roman pleurnichard du siècle dernier, Alba de Cespedès sait faire œuvre assez originale. Pour ma part je crois qu'un peu plus de nerf, de rapidité dans certains passages ne messierait pas. Mais peut-être est-ce un effet voulu pour peindre le mol et étouffant été romain et la moiteur des sentiments ?

Quant à la part de l'homophilie dans la **Bambolona**, elle reste mince, mais pas négligeable. Les amours du domestique de Giulio, Diodato, ses démêlés avec la police ainsi qu'avec son ami, un assez mauvais garçon, se déroulent parallèlement à l'intrigue principale comme dans les comédies classiques.

Le valet n'est pas plus heureux que le maître, il est plus sincère toutefois et sans doute moins abusé.

Au passage nous apprenons ce qu'un policier romain pense de ceux qu'il nomme des « anormaux » : « ... de braves gens tant qu'on voudra, mais le moment vient toujours où l'eau leur arrive à la gorge. Honnêtes en surface, honnêtes au fond, mais entre le fond et la surface, il y a ...une certaine distance. »

Et le point de vue du pauvre Diodato qui ne le comprendra : « L'amour, c'est toujours l'amour..., d'autant plus que c'est quelque chose ...d'invouable et que les autres ne comprennent pas... qui les pousse à vous faire arrêter et jeter en prison avec... une perversité dont seules sont capables les personnes dites normales. Nous, en revanche, nous comprenons tout... C'est de l'amour. »

Giulio, si faible par ailleurs, ne se séparera pas de Diodato, car il sait tous les avantages d'un serviteur homosexuel et, tous deux cruellement bernés par l'objet de leurs amours, seront peut-être rapprochés par leur infortune mutuelle.

Reconnaissons qu'Alba de Cespedès est très avertie de maints problèmes depuis la nostalgie du fascisme jusqu'aux écœurements des mariages italiens indissolubles, sans parler de la vanité d'un certain anticonformisme politique.

Peinture cruelle peut-être mais vraie d'un petit monde romain aussi matérialiste que mesquin.

Que dirait d'ailleurs de notre société un observateur aussi sagace qu'Alba de Cespedès, mais on sait de reste que le Français a peur des miroirs !

**SINCLAIR.**

## **THE QUEEN**

*Film américain de* **FRANK SIMON.**

Le travesti est vieux comme le monde ou à tout le moins comme le spectacle.

Il va sans dire que le cinéma y a eu amplement recours et un grand nombre de vedettes (jusqu'à Raimu pour n'en citer qu'une) n'ont pas hésité à se transformer.

Il est moins habituel d'être convié à un concours de travestis masculins : ici, l'élection d'une Miss America au Town Hall de New York.

Conçu comme un documentaire, le film de Frank Simon est honnête et évite la caricature, ce qui est méritoire.

Depuis l'arrivée des concurrents jusqu'au concours final, on assiste à la lente montée du féminin chez ces êtres hybrides dont certains peuvent être assez beaux tandis que d'autres, comme c'est trop fréquent, restent disgracieux.

Les coulisses du plus somptueux théâtre sont rarement attrayantes et que dire de l'hôtel, modeste assurément, où vingt-huit chambres ont été réservées pour tous ces oiseaux.

Le Town Hall lui-même, au moins ce que nous en voyons, ferait plutôt music-hall de province.

Quant aux épreuves de trois sortes : diction, en maillot de bain, en robe du soir, nous n'en voyons que des fragments. Le montage du film évite ainsi la monotonie, en sacrifiant peut-être le pittoresque.

Une des parties les plus intéressantes est remplie par les dialogues des concurrents dans leurs chambres, au cours des préparatifs, dialogues assez savoureux parfois, et qui ont le mérite de cerner le problème.

On y parle, pour les rejeter d'ailleurs, des changements chirurgicaux de sexe, de l'opinion publique, des réactions des parents, du service militaire surtout.

On sait que l'homosexualité avérée est une cause de réforme aux U.S.A.; ce que l'on sait moins c'est que l'individu porte la marque durable de son exemption et se voit ainsi barrer l'entrée de maintes carrières. Cela vaut ici une plaisante réponse.

A un garçon à qui l'on demande s'il a confessé ses penchants au conseil de révision : « Leur as-tu dit quelque chose ? », l'intéressé

rétorque : « Non, ce sont eux qui me l'on dit! » A quoi tiennent les vocations ?

Plus intéressante, la remarque du travesti qui avoue que son « mari » déteste qu'il s'habille en femme.

Et ceci, je le confesse, me paraît une réaction logique. On peut aimer les garçons et même les garçons-filles, mais les ambivalents, s'ils veulent des femmes, préfèrent les vraies, à moins d'être un disciple de Des Esseintes.

Une question me paraît éludée : celle du travesti congénital qui, dans l'ordinaire des jours, se pense comme une fille, vit comme une femme et ceci parfois en dehors de toute motivation sexuelle. N'y en auraient-ils pas en Amérique ? Je n'en crois rien.

On aperçoit au nombre des candidats (comme aux Jeux Olympiques) plusieurs garçons de couleur, mais, sauf à la fin, on les voit peu et on ne les entend guère. Racisme ou prudence ?

Des cinq finalistes, trois sont des « coloured men » mais force reste au blanc et ils sont, non sans tapage, éliminés.

Les Arcadiens vont encore me trouver partial mais comment dissimuler que le fade blondinet qui reçoit la couronne ne fait guère le poids en face de « Crytal », assez pulpeuse et sombre créature qui quitte avec fracas la scène et la salle devant ce déni de justice. Disons toutefois, pour être juste, que Gilbert, le gagnant, est celui qui doit le moins aux artifices.

Tout se termine assez sordidement par une colère de l'évincée. Pour rester belle, on sait assez qu'il faut se taire, et nous laisserons à son dépit ce « cristal » quelque peu fêlé.

Au matin qui déchanté, le film se clôt sur le départ du vainqueur qui attend un démocratique autocar pour retrouver quelque province et tourne dans ses doigts la couronne de carton.

On voit que la morale est sauve (nous avions eu chaud !) et que ce milieu bien particulier est montré dans sa vérité, même si (conformisme oblige !) la part y est faite beaucoup plus large à la crysalide qu'au papillon et si on n'y sacrifie guère à la gaieté quelque peu discordante qui est de mise, au moins en Europe, dans ces milieux.

O Magic, où es-tu ?

**SINCLAIR.**

# Raymond COUDRAY

*Etude LAMY*

87, boulevard Montparnasse  
PARIS — BAB. 74-20

se tient personnellement à votre disposition pour toutes vos

TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

ACHATS — VENTES — LOCATIONS

*Studios, Appartements, Pavillons, avec ou sans confort*

Consent jusqu'à 95 % de crédit

Téléphoner pour Rendez-vous

---

---

## I - K I

**sciences occultes**

résout bénévolement  
vos problèmes,  
professionnels,  
sentimentaux...

lignes de la main — cartes — tarots — graphologie  
métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach  
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboutté, PARIS-9<sup>e</sup> — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

---

---

## HOTEL RÉSIDENCE \*\*

STUDIOS GRAND CONFORT

*Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres*

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX<sup>e</sup>) — Tél. : 878-44-82

(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

## « CHEZ MARIA »

*Spécialités bretonnes*

Arcadiens, faites-vous connaître,  
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV<sup>e</sup>)  
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

Ouvert jusqu'à 2 h du matin

CANNES

## HOTEL P.L.M \*\*

*Entièrement rénové*

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

*Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé*

## AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

Ouvert à 19 h

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime  
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

N'oubliez pas de réserver vos tables

(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV<sup>e</sup>

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91